

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

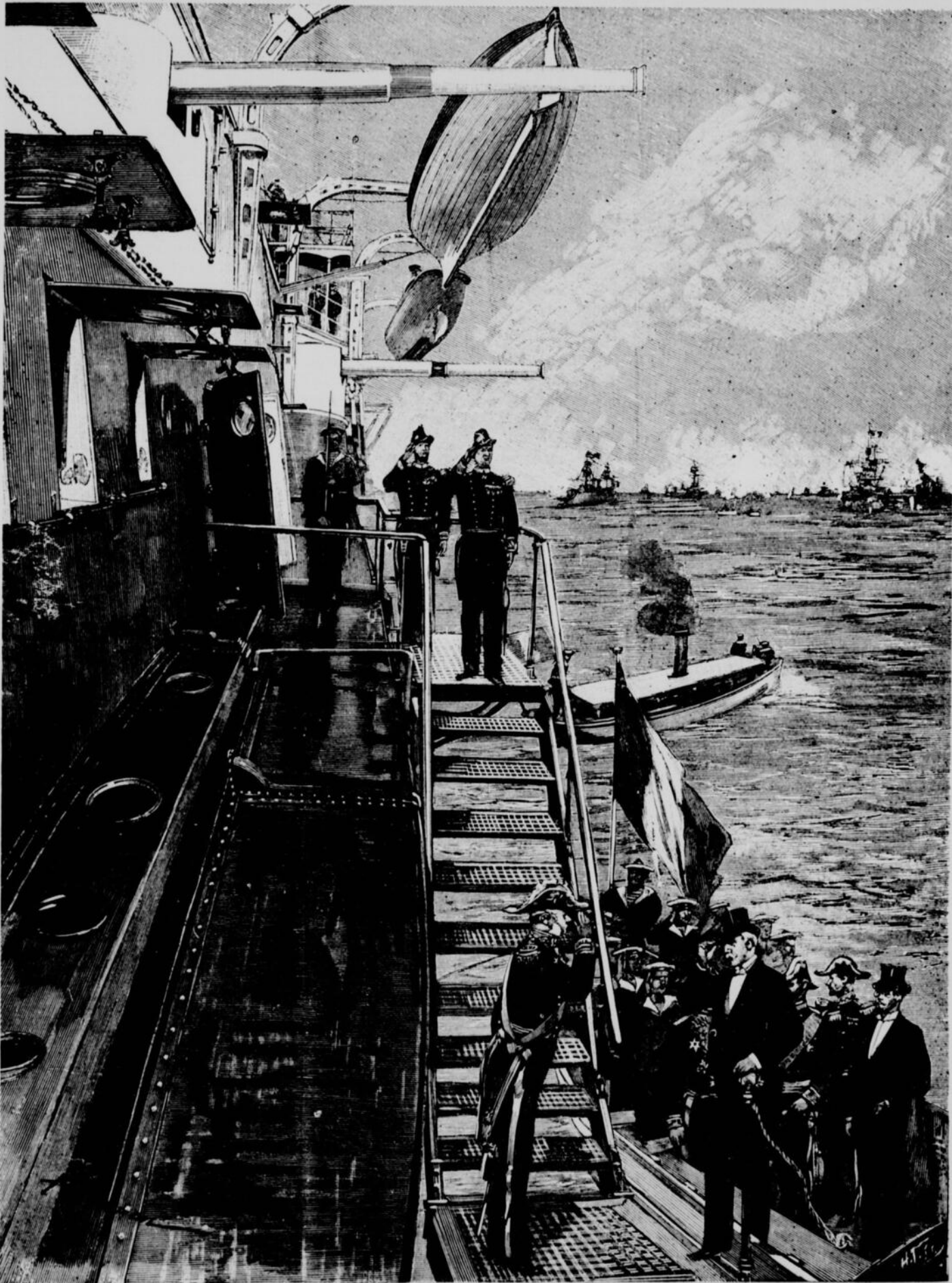
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 697.—SAMEDI, 11 SEPTEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent.
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



VOYAGE DU PRÉSIDENT FAURE EN RUSSIE.—L'arrivée du Président à bord du " Pothuau "

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 SEPTEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Retour de sir Wilfrid Laurier, par F. Picard.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Allusion, par Aimée Patrie.—Chronique brésilienne, par Pierre-B. de Boucherville.—Départ de M. Faure.—Poésie : A l'ombre des meules, par Joseph Melançon.—Sœurs de souffrances, par René Ghil.—La légion d'honneur, par F. Picard.—Poésie : Consolatio, par Louis-J. Béliveau.—M. Urbain-J. Ledoux, par E.-Z. Massicotte.—Désillusion, par Paul Ivry.—La linotte, par Henri Maire.—Etrennes aux enfants pauvres, par F. Picard.—Petites postes en familles.—Nos théâtres.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.

GRAVURES.—Voyage du président de la République française en Russie.—Les insignes de la Légion d'honneur.—Le retour de sir Wilfrid Laurier : Son voyage triomphal à travers le Canada : Le *Druid* arrivant à Québec : Sir Wilfrid laissant le *Druid*.—Portrait de Sir Wilfrid Laurier.—Trois-Rivières : Le maire Cooke lisant une adresse.—Sorel : Les quais de Sorel à l'arrivée du *Druid*.—Montréal : La procession défilant à l'angle des rues St-Laurent et Ste-Catherine : Sur les quais : Au Cnamp-de-Mars.—Portrait de M. Urbain Ledoux.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

RETOUR DE SIR W. LAURIER

Le 30 août dernier, vers dix heures du soir, sir Wilfrid Laurier, Premier du Canada, débarquait à Montréal, revenant d'Europe.

Le Saint-Père Léon XIII disait, il y a environ dix ans, aux Français, de reconnaître et d'endurer le gouvernement qu'ils s'étaient donné eux mêmes.

Sans aucun parti pris, sans vouloir empiéter sur le domaine de la politique, nous nous réjouissons de tout cœur du retour parmi nous, du plus grand Canadien-français jusqu'ici ; nous lui souhaitons la bienvenue, à lui et à Mme Laurier, l'épouse aimante et fidèle, la bonne et incomparable femme qui le soutint dans les mauvais jours—les plus grands hommes n'en sont point exempts,—et qui saura trouver dans son cœur des trésors de tendresse si l'adversité...

O peuple, qui te laisses bernier par des imbéciles, jaloux d'une gloire loyalement acquise ; qui, dans tes moments d'aberration stupide, est capable de voir rouge, et de briser demain ton idole d'aujourd'hui, sans raisonner, sans te demander pourquoi cette rage barbare et lâche du nombre contre un seul : que t'avait donc fait cet autre illustre enfant du Bas-Canada, te voulant peuple libre et fier—et que tu meurtris un jour de tes piétinements insensés et sau-

vages, oubliant sa grandeur passée, le frappant mortellement, lui, père de famille, sans souci des enfants que tu allais rendre orphelins ?...

Que la Providence éloigne de vous, notre chef reconnu aujourd'hui, une épreuve aussi terrible—épreuve réservée, cependant, nous dit l'histoire inexorable, à tout grand homme !

Nous savons que le voyage de sir W. Laurier en Europe fut un voyage triomphal ; nous savons—pourquoi vouloir rapetisser ce qui est grand ?—nous savons les succès qu'il obtint en Angleterre et en France ; nous apprécierons, nous osons l'espérer, les résultats de sa diplomatie victorieuse de l'Anglais rapace et intéressé : le commerce de notre beau Canada va prendre un nouvel essor.

Voilà pourquoi, sans acception de partis, de races, ni de croyances, tout le peuple, depuis le golfe du Saint-Laurent jusqu'ici, s'est précipité au-devant du grand Canadien ; voilà pourquoi la foule la plus imposante qui se soit jamais vue depuis l'existence de notre pays, a voulu acclamer le Premier Ministre à Montréal, dès son retour.

Il est malséant de vouloir nier l'évidence : quel intérêt peut offrir une telle négation ?...

Aussi, répétons-nous que l'arrivée de sir Wilfrid Laurier à Montréal a été comparable—*si parca licet componere magnis*—à la réception du président de la République française par les Russes, à Saint-Petersbourg. C'est avec un légitime sentiment de fierté que nous l'avons constaté, que nous le disons. Qui peut nous le reprocher ?

La place Jacques-Cartier, au bas de laquelle les navires accostèrent, l'Hôtel-de-Ville, la rue Notre-Dame et les rues adjacentes, la rue Saint-Laurent, offraient un coup d'œil ravissant. Toute la ville était illuminée, chacun y contribuait. Mais que dire du Champ-de-Mars, de la tente de feux multicolores établie au-dessus de l'estrade où la Ville, par son premier magistrat, M. Wilson Smith, offrit, avec le pain et le sel, l'hommage de son attachement au gouvernement, par conséquent à celui qui personnifie le gouvernement ?

La foule, comme à Québec, comme à Trois-Rivières, comme à Sorel, voulait entendre le grand orateur, enfant du peuple, fils de cette province catholique et française : et hâtons-nous de le dire, avec quelle émotion profonde nous avons entendu cette parole venant, certes, du cœur, et appuyant, ici comme dans les trois villes citées, sur la nécessité de l'union de tous, de l'oubli des fâcheuses divisions politiques—choses que que nous avons toujours exprimées dans ces colonnes et ailleurs !

Le *Times*, annonçant la mort du noble proscrit, Henri V, comte de Chambord—l'antithèse de ce qu'on appelle les d'Orléans—disait avec amertume, mais avec combien de raison ! que c'était un homme, un caractère, qui disparaissait ! Il ajoutait ne pouvoir guère en citer d'autre, dans notre siècle, que le saint et regretté pontife Pie IX.

Le dirons-nous ?

Avec quelle joie, avec quels tressaillements de bonheur, nous rappelant ce regret du *Times*, nous avons vu qu'il existe encore des hommes, des caractères—et que sir W. Laurier en est un !

Nul plus que nous ne déteste les vils appels au fanatisme, à l'intolérance, ou autres sentiments bas : nous n'entendons point, non plus que les vaillants patriotes—hélas ! si incompris—de 1837, nous laisser mépriser, écarter, fouler aux pieds par qui que ce soit ; nous avons assez de cœur dans la poitrine pour laisser tranquilles ceux qui nous laisseront la paix, mais, vive Dieu ! nous avons aussi assez de cœur pour dénoncer, pour flétrir hautement et sans la moindre crainte, ceux qui chercheraient à opprimer les nôtres, sous quelque prétexte que ce soit !

Ces réserves posées, nous répétons avoir constaté avec bonheur qu'il est un homme, en ce Canada, un caractère : c'est sir W. Laurier.

Répondant à l'adresse que lui avait lue M. le Maire de Trois-Rivières, le Premier Ministre disait :

« Je ne pouvais aller en France sans me rendre aussi en Italie, déposer mes hommages aux pieds du Chef de la Religion, la religion de mes ancêtres, qui

m'a vu naître et dans laquelle je veux vivre et mourir.

Il n'y a là, tout le monde en conviendra, aucune provocation. Sir Laurier dit ce qu'il est, ce qu'il entend rester.

En ces temps de lâches défaillances, de respect-humain poussant le fils à rougir de son père, la fille de sa mère, c'est une preuve d'énergie, de grandeur d'âme, cette grandeur d'âme constituant ce qu'on nomme le caractère, que de ne point rougir de sa Foi.

On a fort ergoté, glosé, sur ce que sir W. Laurier, enfant du peuple, démocrate si l'on veut—dans le bon sens du mot, nous en sommes convaincu—avait reçu des titres et des décorations durant son voyage.

On nous pardonnera de dire franchement notre pensée : ce reproche est tellement bête, que nous n'avons pas voulu nous en soucier jusqu'à ce jour.

Rien de plus démocrate qu'une Secur de Charité. Démocrate à ce point, qu'elle perd même son nom !

Que de bonnes Sœurs décorées, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux !—Ces décorations les abaissent-elles, par hasard ? Et au contraire, l'honneur n'en rejaillit-il pas sur tout l'Ordre ?

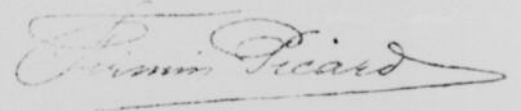
Et dites-moi, de bonne foi, la main sur la conscience : les décorations, les titres donnés à sir W. Laurier l'abaissent-ils, voyons ? Et nous, peuple ; et vous, magistrats ; et vous, élite de la société canadienne, ne ressentons-nous pas l'honneur qui nous est fait ?

Dans la négative, je dirai, avec tout le respect qui nous est dû : « Nous n'avons donc—c'est l'avouer—aucun sentiment de l'honneur, et nous ne comprenons pas la gloire qui s'attache à notre nom ? »

Ce serait, de tous points, fort regrettable.

Ne faisons point dire de nous, à l'étranger, que, seule, la sombre Envie—suivant Fénelon—nous anime ; et que tout événement heureux chez l'un de nous n'excite que notre haine.

Écoutons le chef de notre gouvernement : soyons unis, oublions les divisions de partis, de races même : ce sera la grandeur de notre patrie—et c'est ce que chacun désire !



CHRONIQUE EUROPÉENNE

SURESNE, 7 août 1897.

Après de torrides chaleurs, d'implacable soleil, il tombe quelques gouttes de pluie. Mais, le vent du soir qui vient, les sèche bientôt.

Du pavillon où nous dinons, nous entendons une musique lointaine ; elle vient d'un artiste qui, à l'extrémité du grand jardin touchant notre pavillon, fait vibrer son violon sous l'archet de ses inspirations, en entendant frémir au-dessus de lui les têtes des arbres qui s'entre-choquent, poussées par le souffle du vent.

La Seine coule, de l'autre côté, et va, sans murmure, rasant le bois de Boulogne dont les grands arbres donnent le plus sympathique concert parmi les chants du soir.

La brise caresse choses et êtres, pendant que les nuages gris vont s'émiettant et que les blancs se déroulent en admirables dentelles.

Dans cet infini susurrement sublimement beau, nos pensées s'entassent aussi rapidement que les oiseaux qui fuient à tire-d'aile dans le bleu, immensément loin.

Des souvenirs nombreux viennent, planent dans cette poésie invitante qui flotte dans le mystère de la nature, et la mémoire assiste à notre revue très personnelle où le passé rit ou pleure, chante la joie ou crie la douleur, et où tous les drames intimes, toutes les comédies cachées, toutes les ambitions et tous les rêves passent, défilent avec un renouveau pénible ou joyeux.

...Il y a quelques années, le malheureux général Boulanger vint dîner ici sur la même table et il écrivait une lettre se servant du même encrier, m'affirme le propriétaire.

Je n'insiste pas, car il pourrait également m'affirmer que le général se servit de la même plume. Je veux garder l'idée que tout ce qui est devant moi eut une heure plus grande, où tout cela servit à un homme marqué par le Destin pour être un dieu dans une époque inquiète, et qui ne fut, de par la faiblesse humaine, qu'un jouet de la Fatalité.

...Et, pendant que je griffonne ces notes, en respirant le vent qui passe en chantant, mon compagnon, le peintre Raoul Barré, fait dire à son pinceau ses plus poétiques impressions sur ce que le soir, en courant, voilera bientôt.

Les fleurs aux tremblantes corolles et aux pétales qui s'effeuillent, brûlées par les larmes de feu du soleil de ce matin, se laissent caresser et même emporter par la brise qui balait le jardin.



EN BATEAU-MOUCHE

En laissant Suresne et ses coquettes villas le long des quais, la vue se porte en face, vers le Bois de Boulogne dont la masse verte des beaux arbres frissonne sous le manteau de la nuit qui vient.

Les étoiles se fixent et brillent.

Pendant que le char de notre imagination, attelé de fugitives chimères, promène et emporte nos rêves, le bateau-mouche, sur la Seine, va sans bruit.

Comme dans une vision, paraissent et disparaissent tous les pittoresques villages au bas desquels nous passons silencieux et pensants.

Saint-Cloud avec la splendeur de son parc et la poésie de son décor fleuri, Sèvres et son vieux clocher, Meudon parfumé de souvenirs et toutes les campagnes adorablement jolies qui bordent la Seine, disent le bonheur de vivre là.

La bateau-mouche va toujours et il approche de Paris dont les lumières rouges, bleues et blanches des nombreux ponts font au loin un délicieux effet.

A Auteuil, au Point du Jour, la musique des cafés-concerts clame dans la nuit d'harmonieux accords que la Seine nous rechante délicieusement.

Et plus nous allons, plus la vie s'affirme sur les deux rives où est bâtie l'immense Ville-Lumière qui porte la pensée si loin, et qui émerveille le monde de sa fécondité intellectuelle.

La Seine est plus noire malgré les lumières qui dessinent leur éclat sur ses eaux tranquilles ; le bruit des voitures et des piétons se rapproche ; et la cloche du bateau nous dit que nous sommes au quai du Louvre.



DU HAUT DE LA TOUR EIFFEL

Grandiose et formidablement beau spectacle que celui qui se dessine enchanteur à nos yeux charmés.

De la Tour Eiffel, deuxième galerie, la vue s'étend au loin et l'on reconnaît, ici les plus célèbres monuments, là le Bois de Boulogne—cet exquis jardin de Paris—et toutes les radieuses campagnes environnantes dont le parfum de roses monte, peut-être, jusqu'aux nuages !

De cette galerie, les objets paraissent plus gros et sont, conséquemment plus distincts.

Dans le lointain de la cité, dominant les toits blancs, gris, ardoise et roses, les toits jolis qui disent la proximité et la beauté de Paris, dominant toutes ces choses et tout ce charme, s'élève la butte sacrée, Montmartre, avec ses maisons entassées et ses rues étroites, Montmartre avec son pittoresque naturel et son attitude poétique ; Montmartre et sa géante église du Sacré-Cœur, dont la grande tour carrée semble faite pour soutenir les nuages blancs qui, partant de là, s'éparpillent en éventail dans l'azur du ciel.

Au bas, près de nous, s'étendent gracieusement les jardins fleuris du Champ de Mars avec leurs cascades, leurs rochers, leur verdure et avec toute la poésie chantante d'un paysage exquis.

Tout en haut de la tour, maintenant le spectacle change et, si l'on voit plus loin, c'est l'infiniment tout petit qui s'échelonne à nos yeux jusque dans l'indécis lointain.

Le Sacré-Cœur de Montmartre n'est plus son égal, et nous le dominons malgré qu'il surgisse toujours imposant dans l'harmonie de l'immense ville qui semble dormir à nos pieds.

Là-bas, la Seine coule tranquillement ses eaux sombres, et elle a l'aspect d'un simple ruisseau, alors que ses ponts superbes ressemblent à de petites passerelles.

Les bateaux-mouches qui s'entrecroisent, chargés de promeneurs, ne sont plus ici que de longues chenilles ou de petits fantômes poussés par le vent sur la surface du ruisseau qui passe.

Les jardins du Trocadéro, si magistralement beaux, n'offrent plus qu'une miniature ravissante de leur décor magnifique.

Les voitures et les personnes grouillent et s'agitent comme des fourmis ; ce ne sont que des points noirs.

Du plus haut que l'on puisse être dans la tour, il reste encore une certaine hauteur ornée d'une flèche, qui semblait aujourd'hui accrocher au passage les nuages blancs dispersés dans le ciel, et dont la déchirure nous causait des gouttes de pluie rapides et fortes, mais que le soleil séchait d'un seul regard.

Près de nous, au bas, le dôme des Invalides, tout doré, brille tel un papillon aux ailes de diamant, et son éclat harmonieux dit à la tour fragile, malgré son fer et son acier, l'éternelle grandeur de celui qu'il garde, lui, le dôme doré, de celui qui s'éleva plus haut que la tour, et dont l'histoire du monde porte l'ineffaçable empreinte.

Après la descente dans les quatre ascenseurs successifs, sur le tramway qui nous emportait vers Saint-Germain-des-Prés, nous regardions encore l'altière tour qui projette au loin son immense silhouette.

Et, pour les spectateurs de là-haut, nous étions maintenant, les moucherons de tout à l'heure, les riens qui s'agitent...

Paul Bénédict

ALLUSION

Respectueusement à Firmin Picard.

Il ne dormait pas, le modeste oisillon ; mais perdu tout là-bas en un bosquet fleuri, la tête cachée sous sa plume, il songeait...

Il avait beaucoup voyagé, le pauvre ; bien jeune, la dure nécessité l'avait forcé à déployer son aile incertaine encore au hasard de courses aventureuses, sans trêve ; et maintenant, précocement las, ce nomade, un instant posé, savourait la douceur d'une branche verte où il pourrait, dans le calme du repos, moduler sa chanson ; il rêvait, peut-être, avec tristesse au charme d'un nid douillet où piaillaient des petits ?... Mais ce matin, il faisait froid sur le rameau où s'était établi le voyageur ; le vent sans pitié avait des sifflements de rage et secouait tout brusquement : l'oiseau frissonnait sous son duvet.

Tout-à-coup, un rayon de soleil glissa dans la feuillée caressant son plumage et une voix douce comme le soupir d'un ange, passa dans la tempête.

Surpris par cette appel ami, le rêveur ailé tendit le cou ; cherchant dans l'espace, de ses petits yeux noirs où brillaient des larmes, l'être mystérieux dont les accents suaves et réconfortants avaient subitement réchauffé son cœur défaillant. Il vit au fond du ciel bleu, fendait l'air d'un vol rapide et hardi, des aînés qui, comme lui, avaient souffert au début et, honteux de sa faiblesse d'une heure, de nouveau il chanta avant de s'élancer à leur suite, mais bien loin en arrière, dans l'azur immense.

Oh ! pour entendre encore cette voix sympathique aux notes harmonieuses, il eut volé sans cesse, il eut chanté toujours !

Aimée Patrie

DÉPART DE M. FAURE

(Voir gravure)

Le 18 août dernier, à 2½ heures après-midi, à Dunkerque, le président de la République française montait à bord du beau navire neuf, le *Pothuau*, afin de se rendre en Russie.

Deux navires accompagnaient le président : le *Surcouf*, croiseur de 3ème classe, et le *Dupuy-de-Lôme*, remplaçant le *Bruix* qui reçut une avarie à sa machine à quelque distance de Dunkerque.

Notre gravure nous montre le président arrivant, par la chaloupe présidentielle, au bas de la coupée du *Pothuau*, où il est reçu par l'amiral de Courtille et le capitaine de vaisseau Germinet.

BIBLIOGRAPHIE

On nous fait voir un joli petit livre intitulé : "La Législature de Québec," contenant les portraits des soixante-treize députés, des conseillers législatifs, et, en premier lieu, le portrait du lieutenant-gouverneur de la province.

Chacun de ces personnages a, en regard, une courte, mais complète, notice biographique, le tout est fort bien fait, bien conçu, et fait honneur à l'auteur, M. P.-G. Roy de Lévis.

L'ouvrage est en vente chez l'auteur, 8, rue Wolfe, Lévis, P.Q., au prix de \$1.00.

Nous recevons le numéro du mois d'août du *Monde Moderne*. Vraiment, cette revue est de plus en plus belle, et les écrivains distingués qui y collaborent en font un vrai régal littéraire. *Le Disparu*, par M. E. Estanié, est une nouvelle fort bien pensée : un peu sombre—mais quelle exacte peinture de mœurs de village, même dans notre beau Canada. Il faudrait tout citer : le temps et la place nous font défaut.

On s'abonne chez A. Quantin, 5, rue Saint-Benoit Paris. Prix : \$4.50 par an.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois D'AOUT qui a eu lieu samedi, le 4 courant, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	28,574....	\$50.00
2e	No	17,351....	25 00
3e	No	963....	15.00
4e	No	19,122....	10.00
5e	No	15,458....	5 00
6e	No	36 914....	4.00
7e	No	37....	3 00
8e	No	29 102....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

53	7,623	14,523	22,732	29,158	32,842
1,042	8,315	15,471	22,961	30,234	33,017
1 231	9,132	16,525	23,134	30,547	33,124
1 714	10,149	17,148	23,417	30,792	33,575
1,923	10,451	18,482	23,742	31,236	34,227
2,358	10,646	19,321	23,875	31,373	34,331
2,647	10,757	20,429	24,233	31,438	34,546
2 813	11,261	20,732	24,528	31,614	34,623
3,128	11,832	21,247	24,791	31,917	34,910
3,517	11,945	21,533	24,950	32,138	35,128
3,735	12,459	22,021	25,531	32,354	36,217
4,568	12,741	22,145	26,283	32,421	37,423
4,915	13,023	22,214	27,132	32,530	38,381
5,232	13,256	22,453	28,743	32,615	39,515
6,424	14,194				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois D'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

A L'OMBRE DES MEULES

Regarde faucher les faucheurs,
O faucheuse de mes sourires !
Sur l'éteule aux blondes fraîcheurs
Egorgeant les tiges martyres.
— Comme eux, faucheur insoucieux,
Un jour, éteignant la prunelle,
Le Temps, de sa faux éternelle,
Fauchera leur rire à tes yeux...

Regarde faner les faneuses,
Charmante faneuse d'amour !
Qui, de leurs longs râteurs, faneuses,
Tournent les javelles, autour.
— De même sur ton front sans ride,
D'un pareil geste solennel,
Le Temps, Messidor éternel,
Fanera ta beauté splendide...

Regarde engerber les gerbeurs,
Douce engerbeuse de caresses !
Leurs bras, rompus aux durs labeurs,
Attachent, en fauves richesses
Les massifs épis d'or. — Ainsi,
Loin de la glèbe maternelle,
Le Temps, dans sa gerbe éternelle,
Engerbera nos cœurs aussi...

Regarde glaner les glaneuses,
O ma glaneuse de baisers !
Elles vont, lentes promeneuses,
Ployant leurs torses épuisés.
— Tel, après les ultimes fièvres,
La mort, et tout l'effroi charnel,
Le Temps, au guéret éternel,
Glanera la fleur de tes lèvres...

Joseph Melançon

SŒURS DE SOUFFRANCE

I

Un silence pénible, lourd, succédant soudain à l'assourdi murmure de voix qui montait de l'avenue, devant la porte, mieux qu'un soudain fracas, rappela de sa prostration la douloureuse veuve de vingt ans, si touchante en sa grâce éplorée malgré le pli détendu de ses lèvres, ses traits défaits ; elle se leva en sursaut de la causeuse, égarée, criante...

— Mère, oh ! mère, voici qu'on l'emporte !

Et, avant qu'on pût la retenir, déchirant de son pas rapide sa flottante robe, elle se précipitait vers la fenêtre et, penchée sur l'appui, à travers les persiennes entr'ouvertes, de son regard fou regardait une dernière fois.

— Marie, ma petite enfant, viens !... Pourquoi te faire plus de mal ?...

— Non, non ! laissez-moi le voir !... le voir encore !

Sous un soleil pâle de novembre, les porteurs ramenaient hâtivement le drap semé de larmes d'argent sur la terrible nudité du cercueil, et plusieurs minutes ils se passèrent les couronnes et les fleurs, — un amoncellement de fleurs sous lequel disparaissait peu à peu le deuil du char.

Il monta dans l'air un complexe parfum fait de tous les aromes diffusés, où dominait l'âme défaillante des roses.

Le convoi se mettait en marche, nombreux, d'un piétinement comme angoissé.

En avant, des insignes et des costumes, dont quel ques-uns somptueusement chamarrés, attiraient l'attention questionneuse des gens amassés.

Comme un printemps parfumé, troublant subtilement par le contraste avec les arbres dépouillés de la droite avenue, la silencieuse voiture des morts s'en allait, de noir empanachée, suivie de son long cortège.

Et tendant ses mains impuissantes et de désespoir tordues, la malheureuse femme à travers ses sanglots poussa un cri, — comme un vain et délirant appel !

Alors, du trottoir opposé redevenu désert, une femme demeurée seule, et toute jeune elle aussi, de noir vêtue, leva la tête.

Cette femme pareillement avait pleuré, pleurait encore.

Une seconde fut où ses regards rencontrèrent, d'un choc soudain, ceux de la veuve, et celle-ci frissonna ! D'un mouvement inconscient, en un brusque recul, elle avait replié sur elle les persiennes. Puis, étrangement attirée, elle les rouvrit, cherchant de nouveau le regard de cette inconnue qui, comme elle, pleurait, — pleurait le Bien-Aimé !

II

L'inconnue n'était plus là.

Au détour d'une rue, elle vit seulement disparaître sa silhouette rapide, nerveusement élégante.

En proie à une douleur indicible, la pensée perdue, elle revint dans la chambre où, sur le lit, la forme du mort encore persistait, semblait s'immortaliser, et elle s'assit, lasse infiniment.

— Oh ! laissez-moi seule, dit-elle à ceux qui s'empressaient autour d'elle, laissez-moi seule un peu !... Oui, seule, toute seule !... Tout-à-l'heure, vous viendrez !...

Et, comme on accédait à son désir, elle renversa la tête en arrière, demeura ainsi les paupières toutes grandes, d'où les larmes silencieusement ruisselèrent.

Un peu de soleil mettait une auréole défaite, et comme l'éparpillement d'or de tristes et royaux chrysanthèmes, parmi ses cheveux très blonds...

Cette femme qui pourrait être sa sœur très brune, — ce regard intense, encore que voilé de pleurs, où donc les avait-elle vus ?

Des années s'évoquèrent confusément, des images imprécises et déformées. Elle souffrit encore de ne pouvoir un instant les fixer. La tête était tumultueuse et lourde, en proie à une succession d'idées si vagues qu'elles n'arrivaient point à prendre une signification. Ce furent des tournoisements de bals ; elle se revêcut dans sa printanière allégresse, timide et charmante, exaltée de musique et de lumière, avec, autour d'elle, des empressements et de discrètes adorations.

Puis, dans une hallucination de cerveau très las, s'esquissa une adorable figure. Celui qu'elle devait épouser quelques mois plus tard, l'élégant attaché d'ambassade d'une puissance dès lors amie, Alexandre Dachkoff, s'inclinait devant elle ! Et tout de suite, dans leurs regards mêlés, leurs âmes allaient l'une à l'autre, tellement douces et abandonnées, qu'il leur eût paru sacrilège de dire qu'ils ne venaient point là de se fiancer — pour ainsi dire éternellement.

Sans transition, le cœur à nouveau tordu et la lèvre brisée, elle le revit sur le lit de mort, moins d'une année après cette enivrante soirée, emporté en une semaine par une pleurésie prise au sortir du théâtre.

Mais encore, dans la ténèbre et le chaos où elle était retombée, s'anima une scène de bonheur. Elle se reconnut descendant, parmi des murmures et des gestes d'admiration, toute blanche à son bras, les degrés de l'église Saint-Philippe-du-Roule. L'orgue, triomphalement, soufflait dans ses airs une tempête de joie, et sur le tapis l'on avait semé des roses qui mouraient suavement d'être meurtries de ses pieds délicats...

— Ah !...

Subitement, en pleine lumière du souvenir devenu implacablement lucide, dissimulée à demi derrière l'un des piliers de droite, comme tout à l'heure sur le trottoir désert, une tête énigmatique se dressa !...

C'était elle, — l'inconnue, — qui ainsi avait été l'apparition étrange sur les deux voies si proches de son triomphe et de sa douleur !

C'était elle : brune aux si fins reflets d'or, comme d'une caresse lointaine de soleil, du même âge qu'elle-même et pourtant plus femme peut-être, avec son ovale d'énergie douceur et des regards si profonds, cerclés d'ombre et battus de longs cils, — si profonds, et si tristes, et si résignés !

Avec épouvante, elle se redressa, les deux mains tendues en un geste qui n'ose ni approuver ni repousser la ténébreuse et doutante pensée sortant des limbes...

Oh ! mensonge, tout cela, tout le court passé de bonheur et de confiance ? Tout n'avait-il été que mensonge ? Quand il lui avait dit qu'il n'avait aimé qu'elle seule, quand, à genoux, il l'appelait son seul et éternel amour, le mort tant adoré avait-il donc menti ?

La triste veuve, avec, tenacement, la douleur de l'autre dans le regard, pressait à deux mains son front, entendait monter le tumulte scandé de son sang, et, avec un grand sanglot de détresse, elle roula sur le parquet.

III

La pauvre femme, longtemps entre la vie et la mort, s'était reprise avec les approches du printemps, elle sortait apaisée de la terrible crise, mais son désespoir de naguère seulement dilué en une persistante et immense tristesse, telle qu'aucun matin de soleil n'en put désormais transpercer les nuées !

Convalescente, avec un cerveau latent d'enfant, elle ne s'était pas tout de suite rappelé la cause qui, trop forte et définitive, l'avait presque au seuil de la mort terrassée. Puis, elle se souvint, et le doute à nouveau lutta dans son esprit chaotique avec l'ange de lumière de ses anciens bonheurs. Ce devint un souci de longues heures, avec des alternatives de rancœur et de foi, mais perdue presque dans son total regret, trop faible qu'elle était, trop nerveusement déprimée pour pouvoir encore autant souffrir !

Elle avait été, dès qu'il lui avait été possible de le faire, prier sur la tombe du mort. Là, — comme si son cœur eût battu encore tout près du cœur ranimé, — elle éprouvait un grand soulagement. Seule dans le silence de la chapelle du caveau où elle eût souhaité dormir aussi, agenouillée sur la marche de marbre blanc, elle sentait ses inquiétudes se dissiper, s'évanouir l'étrange apparition qui la poursuivait, — cette femme qui lui volait une part de sa douleur !

...C'était par une après-midi de tendres feuilles ; la sève sous l'appel des premiers soleils remontait insensiblement dans les roideurs peu à peu dilatées des choses et des êtres. La triste et charmante femme, tout alanguie du printanier souffle de vie qui l'enveloppait, irrésistiblement attirée vers ses plus chers souvenirs, s'était fait conduire vers eux, au cimetière du Père-Lachaise. Elle passait, lente, et des larmes remontées sous ses paupières, suivant les vieilles et solennelles allées plantées d'arbres trop vigoureux, au milieu des mausolées et des pierres tombales sous lesquels le renouveau peut-être agitait obscurément les ferments sacrés. Et elle se sentait au cœur un grand froid.

Mais comme, quittant une allée centrale, elle levait la tête vers le caveau, ce cœur tremblant se resserra davantage, et elle crut mourir.

Là, debout, une main à la grille qui entourait le monument, priait une femme, — l'autre femme !

Soulevée soudain d'une inconsciente force, la veuve outragée, en quelques pas, se trouva près d'elle.

— Qui êtes-vous donc, vous qui m'ôtez même le bonheur de pleurer ? dit-elle d'une voix dure qui s'étranglait.

L'autre eut un sursaut d'étonnement et d'effroi, et se retournant, pâlit mortellement. Elle était très belle, d'une grande distinction dans sa toilette noire, simple et riche. De toute sa personne une grâce singulière émanait, faite de force, — mais aussi comme de virginales timidités, d'exquises pudeurs.

— Mais répondez-moi : qui êtes-vous, et pourquoi me persécutez-vous, madame... ou mademoiselle ?

D'une voix douce et pleine d'un trouble profond, l'inconnue parla, comme l'on prie :

— Mademoiselle... Mlle Stana Nikitch... Oh ! madame, pardonnez-moi !...

Elle était si touchante et ses regards pleins de larmes s'ouvraient si droits, que la veuve d'Alexandre Dachkoff sentait son irritation décroître ; elle dit, plus doucement, semblant se plaindre elle-même en même temps que reprocher :

— Est-il donc pardonnable, le mal que vous m'avez fait ?... Je me suis souvenue... Le matin de mon mariage, vous étiez à la porte de l'église, — et vous pleuriez...

— Je pleurais sur moi, madame, sur mon rêve mort... Vous n'avez pas su que les roses sur lesquelles vous passiez — si belle ! — étaient comme le sang de mon cœur... Et lorsque encore nos regards se rencontrèrent, mouillés de mêmes pleurs, alors qu'on l'emportait ! oh ! qu'il m'eût été doux d'aller pleurer avec

LA LÉGION D'HONNEUR

Notre premier ministre, sir W. Laurier, ayant été nommé Grand Officier de la Légion d'Honneur, nous croyons bon de donner quelques détails sur cette décoration française.

Ce fut Napoléon Ier qui l'institua, lorsqu'il était encore premier consul, le 19 mai 1802, mais elle ne fut inaugurée que le 14 juillet 1804, les gouvernants d'alors faisant toutes sortes d'objections, disant que c'était la "noblesse" que le premier consul voulait restaurer, que c'était un "des hochets de la monarchie !"

On le voit : de tous temps, il y a eu des esprits grincheux, jaloux, etc. !

Napoléon avait été proclamé empereur le 18 mai 1804 ; il distribua lui-même les premières décorations de l'Ordre nouveau et national aux hauts personnages civils et militaires de l'empire ; puis, la cérémonie terminée, appelant auprès de lui le vieux cardinal Caprara, en ce temps âgé de soixante-et-onze ans, légat du Saint-Père Pie VII, signataire pour le Pape du Concordat de 1801 ; détachant de son cou le cordon de la Légion d'Honneur, il le donna au vénérable prélat

Le 16 août 1804, au camp de Boulogne, en face de l'immensité de l'Océan, Napoléon décorait les vétérans, dans une cérémonie la plus grandiose qui ait eu lieu dans les fastes de quelque empire que ce soit : une de nos gravures rappelle cet événement, devenu légende en France.



CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

La Croix fut modifiée, après Napoléon I, par Louis XVIII, puis rétablie en son état premier par Napoléon III, légèrement modifiée encore par la République actuelle.

C'est une croix à cinq branches doubles, entrelacées (les branches) d'une couronne d'or de chêne et de lauriers, surmontée (la croix) d'une couronne épaisse, de lauriers, à laquelle couronne se trouve fixé l'anneau. Sur le fond d'émail du centre, formant médaillon, la tête couronnée de la République ; en exergue, l'inscription : HONNEUR-PATRIE. L'étoile est émaillée blanc.

Les divers grades de l'Ordre sont :

GRAND-CROIX : Le Président de la République Française l'est, dès son élévation à la Présidence, et comme Chef de l'Etat ;

GRAND-OFFICIER : Sir W. Laurier, seul et premier Canadien-français élevé à un aussi haut degré ;

COMMANDEUR : Sir J.-A. Chapleau ; hon. L.-A. Sénecal, décédé.

OFFICIER : Hon. H. Mercier, décédé ; hon. juge Wurtele ; H. Beaugrand.

CHEVALIER : J.-X. Perreault ; G.-A. Drolet, notre compagnon d'armes ; Dr A. Brodeur ; L. Fréchette ; R. Dandurand.

Parmi les femmes décorées, les Sœurs de Charité figurent pour le plus grand nombre ; il n'est que juste que la Sœur du peuple reçoive la marque de l'honneur, du devoir accompli—marque la plus démocratique qui existe, la plus jalousement gardée qu'il soit, par le peuple même.

FIRMIN PICARD.

Un intérieur :

Jane.—Je crois que décidément Henri va bientôt demander ma main, il me dit constamment que ses affaires vont très bien.

Marie.—C'est un signe... certainement... mais moi, je suis encore bien plus sûre que Jacques à l'intention de m'épouser : il me demande constamment comment vont celles de papa !

Un monsieur, voyant passer son médecin, se détourne ; on lui en demande la raison.

—Je suis honteux, dit-il, de paraître devant lui, il y a si longtemps que je n'ai été malade.

vous et vous consoler, peut-être,—car nous sommes sœurs par la souffrance, madame !... Je suis aussi votre sœur aînée par elle, car vous étiez encore heureuse, que moi...

Sans répondre, prenant une clef parmi son trousseau, Marie Dachkoff ouvrait la grille, et tout de suite la porte de la chapelle :

—Venez, dit-elle.

L'autre eut un instant d'hésitation, puis entra devant elle, chancelante.

—Devant le souvenir du mort, parlez maintenant...

Elles demeurèrent debout, la porte refermée.

—Pour vous madame, voici trois fois que la vie nous met en présence... Hélas ! une première fois vous étiez trop heureuse pour voir le deuil que vous causiez ! C'était, vous vous souvenez ? à la soirée donnée par Mme de Trégor à l'occasion de ses noces d'argent. Ce soir-là, dans un regard, Alexandre Dachkoff vous donna son âme, à vous qui passiez dans votre grâce blonde... J'aimais, moi, Alexandre Dachkoff ! Je l'aimais infiniment, de toute la chaste offrande de moi-même, dans un premier et seul amour ! J'avais dix-huit ans et demi. Nous étions compatriotes. Peut-être eût-il remarqué la douceur de mon âme tout ouverte devant lui ; peut-être m'eût-il aimée !... Hélas ! madame, vous êtes passée !... Je vous ai haïe, oh ! de tout le feu de mon sang de race orientale !... Je vous ai aimée, après, avec la même violence,—par amour pour lui !... Pardonnez-moi, madame !...

IV

Des larmes douces infiniment ruisselaient sur le visage de la veuve, comme transfigurée. Il lui semblait sortir d'une nuit irrespirable vers des horizons soudains de lumière,—et que renaissait pour elle encore du bonheur ! Tous les doutes tombaient.

Oui, encore du bonheur, car n'allait-elle point de nouveau pouvoir chérir, entièrement adorer la chère et pure mémoire ?...

Elle avait pris la main de Stana Nikitch, et l'attirant à elle dans un même agenouillement, la prenant dans ses bras, tête contre tête :

—Pardonnez... et pleurons-le ensemble, ma sœur de souffrance !...

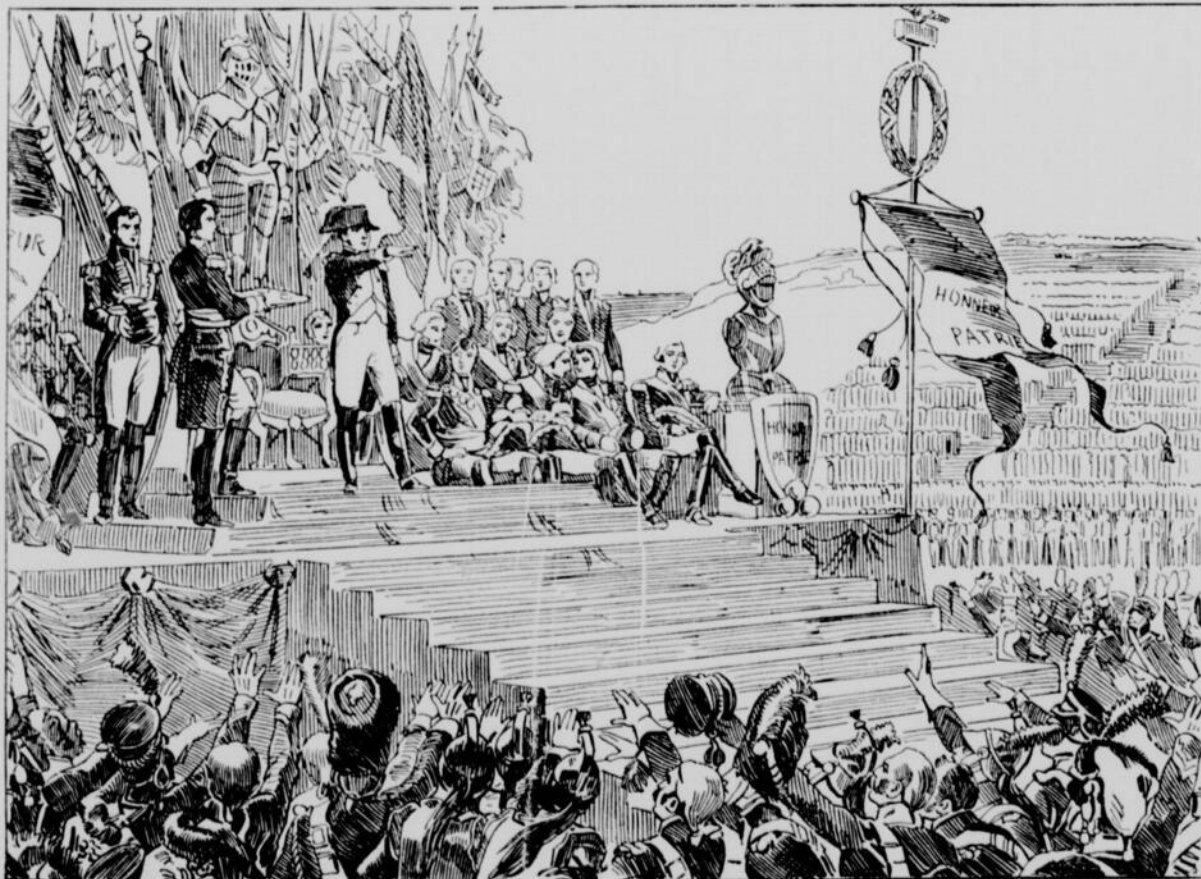
RENÉ GHIL.



PLAQUE DE GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

commençant ainsi par le représentant du Pape, l'affiliation à un ordre qui allait devenir le plus élevé, le plus ambitionné de l'Europe.

LA DISTRIBUTION DES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR, PAR NAPOLEON IER, LE 16 AOUT 1804



L'EMPEREUR—Vous jurez fidélité à l'honneur et à la patrie.
 LES LEGIONNAIRES—Nous le jurons.
 L'EMPEREUR—Vous jurez de vous consacrer tout entier au bien de l'Etat.
 LES LEGIONNAIRES—Nous le jurons.

CONSOLATION

Sunt lacrymæ rerum.
VIRGILE

Depuis hier tu l'achemines
Sur la voie étroite du ciel,
Et dans ta coupe, ah ! que de fiel !
Ta robe d'ange éparpille aux épines
Bien des lambeaux teints du sang de ton cœur,
Ton âme même a pesé la douleur !

Je sais tes deuils, tes peines mêmes... !
J'ai lu déjà dans ton oeil noir
Qu'il ne brillait que d'un espoir...
Espère encor, chère, puisque tu m'aimes :
Pour les absents qui devancent leur tour
J'aurai pour toi triplé source d'amour.

Mais, avant tout, que la prière
Viene souvent te consoler ;
Oui ; laisse tes larmes couler
Aux pieds bénis de la divine Mère.
Oh ! dis-lui donc tes craintes, tes regrets,
Divulgue aussi tes amoureux secrets.

Ne laisse pas dans ta grande âme
Pénétrer le vil désespoir,
Tout cœur, au divin Réservoir,
Doit s'abreuver d'un saint et pur dictame,
Car à la table où l'on mange à genoux,
Trempe de pleurs, le Pain est toujours doux !

Louis J. Ledoux.

M. URBAIN J. LEDOUX

Une des plus agréables surprises de ma vie a été celle que m'a causé la nomination de mon excellent ami Urbain J. Ledoux au consulat américain des Trois-Rivières. Je savais bien, cependant, qu'avec ses talents, son magnétisme personnel, sa fermeté et son audace presque sans limite, quoique réfléchi, M. Ledoux finirait par faire son chemin dans sa patrie d'adoption. En effet, aux Etats-Unis plus que partout



ailleurs, il faut bien l'avouer, l'on se fait un devoir de seconder les jeunes qui ont des capacités, qui ont foi en eux mêmes et veulent faire leur trouée dans le monde. Mais, qui aurait pu prévoir qu'il arriverait si vite, à vingt-trois ans, à un poste aussi important et assez rémunérateur, puisque le nouveau consul recevra un traitement de \$1,500, plus un millier de dollars d'honoraires. C'est le cas de dire qu'il a eu raison de ne pas douter de sa bonne étoile.

N'allez pas croire cependant qu'il n'a eu qu'à demander pour recevoir. La bataille a été rude, car il a fallu lutter contre des centaines de concurrents. Ses protecteurs, des politiciens aussi distingués que le sont les honorables Thomas B. Reed, M. Nelson

Dingley et les sénateurs Froye et Hale ont puissamment aidé notre jouteur à remporter la victoire.

Les influences considérables qu'il a pu mettre en jeu indiquent suffisamment, à notre avis, qu'on lui reconnaissait les qualités et les aptitudes requises pour remplir ses fonctions dignement. Il l'a prouvé, d'ailleurs, lorsqu'il a subi " devant la commission consulaire de Washington un examen de cinq heures qui lui fait le plus grand honneur."

J'ai laissé entendre plus haut que M. Ledoux n'était pas né aux Etats-Unis.

En effet, il est né le 13 août 1874, à Sainte-Hélène, P.Q., et il est le fils de M. Joseph Ledoux et de Octavie Thibert, je crois, dont les ancêtres prirent une part active dans la rébellion de 1837, fait qu'il aime à rappeler et qui donne peut-être l'explication de son amour de la lutte.

Toutefois, il ne demeura pas longtemps au pays, car ses parents partirent presque aussitôt après sa naissance pour aller demeurer dans l'Etat du Maine, autant que je me rappelle. Il a fait une partie de ses études au collège de Sainte-Marie de Monnoir, et il a pris ses degrés au collège Sainte-Marie de Van Buren, Me., en 1894. Depuis, il étudia la loi avec les honorables MM. C.-S. Hamilton et J.-O. Bradbury, et s'occupa activement de journalisme.

Pour terminer, tout en félicitant M. Ledoux sur sa nomination, qu'il me permette de lui souhaiter de ne pas s'arrêter en si beau chemin. Le plus jeune consul de la République voisine, en activité de service, doit espérer atteindre à de plus hautes fonctions encore.

Du reste, je crois que ce sont là ses intentions ; et il peut être assuré que ses nombreux amis suivront attentivement sa marche ascendante dans la magnifique carrière qu'il vient d'embrasser.

Dernier détail : M. Ledoux, qui a été nommé officiellement le 4 août dernier, a pris possession de son poste le 1er septembre dernier.

E. J. Massicotte

DÉSILLUSION !...

Qui dévoilera les tourments et les angoisses d'un cœur accablé sous le faix pesant de l'ennui ?

Quelle plume dépeindrait les sentiments cachés d'une âme qui s'est brisée à l'espérance, à l'amour ?

Hélas ! les replis du cœur humain sont si vastes, que nul peut-être n'en peut pénétrer les secrets.

Pourtant, quand je songe à la morosité qui m'obsède, à ce sentiment de tristesse et de mélancolie qui remplit mon être, je doute alors de la réalité de ce mystère.

Les nuages, qui tantôt comme un voile, flottaient vagues devant mes yeux, se dissipent peu à peu ; la clarté se fait et, me repliant sur moi-même, il me semble reconnaître dans les miennes, les vaines illusions du bonheur de la vie chez les autres.

Mais vous aussi, jeunes amis, à qui la vie semble de loin sourire, vous que le temps effleure lentement de son aile, vous comprendrez un jour ce mystère.

Vous reconnaîtrez, avec moi, que l'homme, dès sa naissance, porte écrit sur son front, en caractères indélébiles, les signes d'une lutte acharnée ici-bas.

Oh ! dites-le-moi, n'avez-vous jamais été sous l'empire de ce malaise torturant qu'on appelle ennui ?... Déjà, n'avez-vous pas éprouvé des contrariétés, des soucis, des déboires qui ont souvent, comme les fleurs sous l'orage, courbé votre jeune front ?...

N'avez-vous pas senti, en quittant vos parents, ou quelqu'un qui vous était cher, comme une parcelle de votre vie s'échapper de votre être ?...

Hélas ! que sera-ce donc plus tard, alors qu'au printemps de votre vie l'avenir vous souriait ; que le bonheur avec ses rêves les plus purs vous apparaissait ; que votre cœur, courri d'une illusion féconde et de la sève embaumée de l'amour qui inondait votre âme, semblait fort pour l'épreuve, vous verrez subitement tout s'effondrer dans le néant et ne vous laisser que le triste souvenir de vos chimères envolées ?...

Désormais, pour vous, plus de charmes, plus de joies, plus de ces douces émotions qui vous rendaient cette misérable vie si agréable, et faisaient palpiter votre âme de tendresse et d'amour.

Le dégoût, cette lèpre qui infecte tout ce qu'elle touche, vous éloignera du commerce des hommes ; l'espérance même, seul adoucissement à nos maux ici-bas, n'éclairera plus votre cœur de son flambeau.

Une atmosphère de langueur et de détresse vous environnera ; des soucis sans nombre sillonneront votre front ; les angoisses, comme autant de vautours, déchireront votre sein bourré de regrets, et votre âme affligée du vide ne cherchera qu'à s'abîmer dans la profondeur même de sa douleur.

Où, ces déceptions d'un monde qui nous éblouit, ces chagrins amers que vous envisagez aujourd'hui d'un oeil froid, vous les éprouverez plus tard.

Ah ! nature, pourquoi ne pas avoir pitié des pauvres mortels ?

Pourquoi souvent briser leur existence encore dans sa verdure, et leur montrer le chemin de la vie si frais, si riant, quand il n'est en réalité bordé que de rochers et d'épines ?...

Pourquoi donc avoir déposé dans notre cœur le germe d'une légitime affection, quand tu veux en prendre le fruit au moment où nous allons le cueillir ?

Marâtre ! qu'avons-nous fait pour être ainsi condamnés comme autant de Tantales, à ne pouvoir approcher de nos lèvres desséchées le breuvage qui coule à nos pieds, et saisir de notre main le fruit d'un bonheur qui nous échappe ?...

Où, le poète a dit vrai :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux ;

et chaque fois que je médite ces paroles, je sens un quelque chose qui rend la paix à mon âme brisée.

J'étudie ce champ de bataille, où plusieurs ont déjà succombé de désespoir à la lutte, et je m'appête à recevoir d'un air calme et résigné l'assaut commencé.

O vous, qui êtes peut-être venus ou viendrez bientôt dans l'arène, préparez-vous à ce rude combat dont la récompense est si belle.

Fortifiez vos jeunes cœurs ; qu'ils soient comme un rocher sur lequel fondront en vain les tempêtes de la vie, et vous ne tomberez pas, comme moi, brisés dans vos plus belles années !

Car, ne vous faites pas illusion, vous serez en butte à la douleur, aux déceptions amères de ce monde dont nous sentons si souvent les cruelles étreintes.

Vous succomberez aussi sans doute aux appas de ce serpent séducteur que récellent des joies éphémères et des plaisirs trompeurs.

Mais pour vous rendre invincibles à la lutte et ne vous éprendre vainement de ce qui passe et ne laisse aucune trace après soi, méditez et ayez toujours devant les yeux ces paroles d'une vérité frappante :

" Le bonheur d'ici bas si l'on regarde bien,
" De loin semble briller, mais de près ce n'est rien."

PAUL IVRY.

LA LINOTTE

(LÉGENDE)

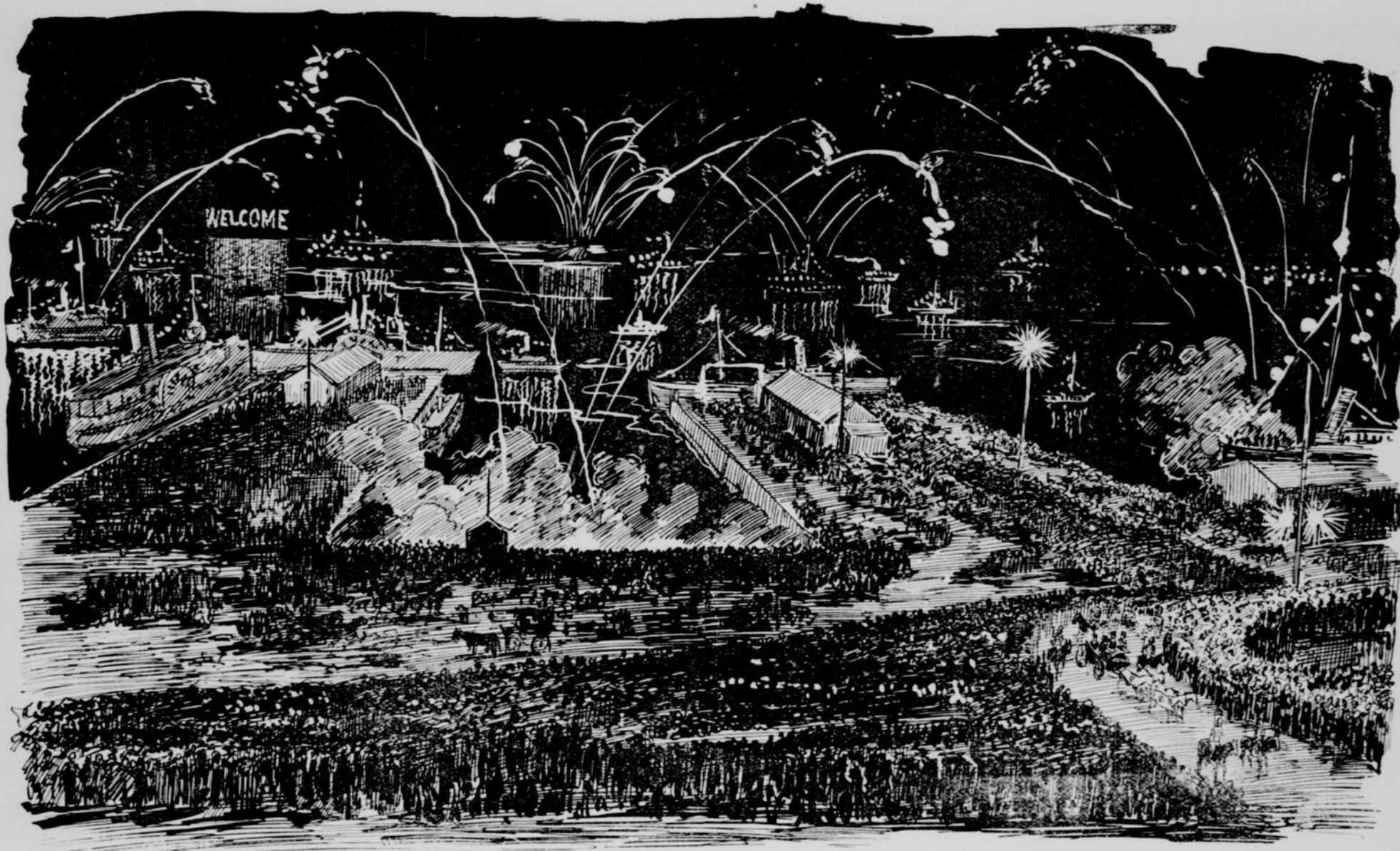
Un jour, saint Vincent, se promenant dans le pays Tulois, traversait les vignes de la côte Saint-Michel. Comme il était fatigué, il pénétra au lieu dit " la Corré," dans la loge du vigneron qui avait négligé de fermer la porte, et il s'assit sur un escabeau.

La matinée, quoique printanière, étant un peu fraîche, notre saint fit flamber des sarments qui donnèrent bientôt une vive clarté et une excellente chaleur.

Émerveillé de cette belle lueur, un petit oiseau, qui chantait depuis quelques instants à l'extrémité d'un échelas, s'approcha du foyer en voltigeant et poussa la familiarité jusqu'à venir se percher sur le genou du saint.

— Qui es-tu, petit oiseau, dont la voix flûtée est si mélodieuse, et que me veux-tu ?

— Grand saint Vincent, depuis Noé je suis préposé



RECEPTION DE SIR WILFRID LAURIER. — La scène sur les quais de Montreal à l'arrivée du "Druid"

par ton Maître, à la garde de la plante sainte, et, comme récompense, je ne porte aucune décoration ; je n'ai ni le plastron orné de mon ami Jean Rouge-Gorge, ni les ailes d'or et l'éclatante cocarde du char-donneret et le rouge-gorge, qui a été décoré par le Christ, ne font que rire de ma triste livrée... Le char-donneret est l'oiseau national de la Lorraine, puisqu'il voltige au-dessus du chardon qui orne son écusson ; moi, j'ai été oublié, et je réclame justice !

—As-tu soif, petit ? repartit saint Vincent ; attends, j'ai une idée !

Et, avisant une bouteille de vin que le vigneron avait oubliée dans un coin, le saint s'en versa une rasade et dit à l'oiselet :

—Fameux, ce vin, plus délicat que celui que je récoltais à Saragosse et que Dacien m'a volé ; écoute, petit Linot : si je suis le patron des vigneron, toi, tu en es le digne auxiliaire et tu le réjouis par ton chant : bois de ce bon petit vin de Toul à ma santé.

Et Maître Linot de se porter sur le verre et de tremper délicatement son bec dans le nectar cher aux Toulois !...

—Mais bois donc, petit ! dit le saint.

Et, saisissant la mignonne tête de la linotte, il la plongea jusqu'à la poitrine dans le divin jus...

Depuis, ô prodige ! cette belle nuance, lie de vin, est restée sur la gorge de la linotte de vignes.

Le petit virtuose prit alors fièrement son vol, après avoir salué son grand ami, de ses plus doux accents.

Depuis, il chanta en l'honneur de saint Vincent ; et sa chanson, il la redira jusqu'à la fin des temps.

HENRI MAIRE.

La science ne sert guère qu'à nous donner une idée de l'étendue de notre ignorance.—LAMENNAIS.

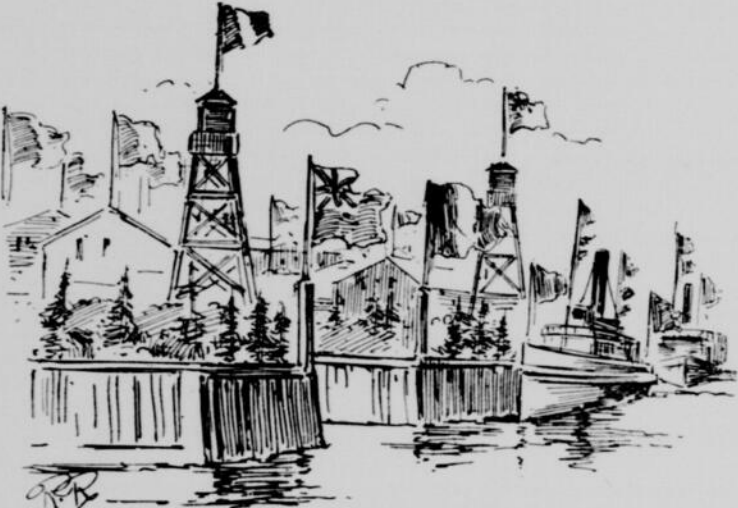
Quand il s'agit d'élever des hommes, ceux-là ont le plus de chance d'y réussir qui participent à toutes les occupations de l'homme.—DIDEROT.

Quand vient l'automne de la vie, nous ne savons pas assez jouir des fruits que le soleil de la jeunesse a fait mûrir en notre âme : la perspective de l'hiver nous fait alors oublier le charme de la saison présente.

—CLAIRE BAUER.



TROIS-RIVIERES.—Le maire Cooke lisant une adresse à Sir W. Laurier



SOREL.—Les quais de Sorel durant l'escale du *Druid*



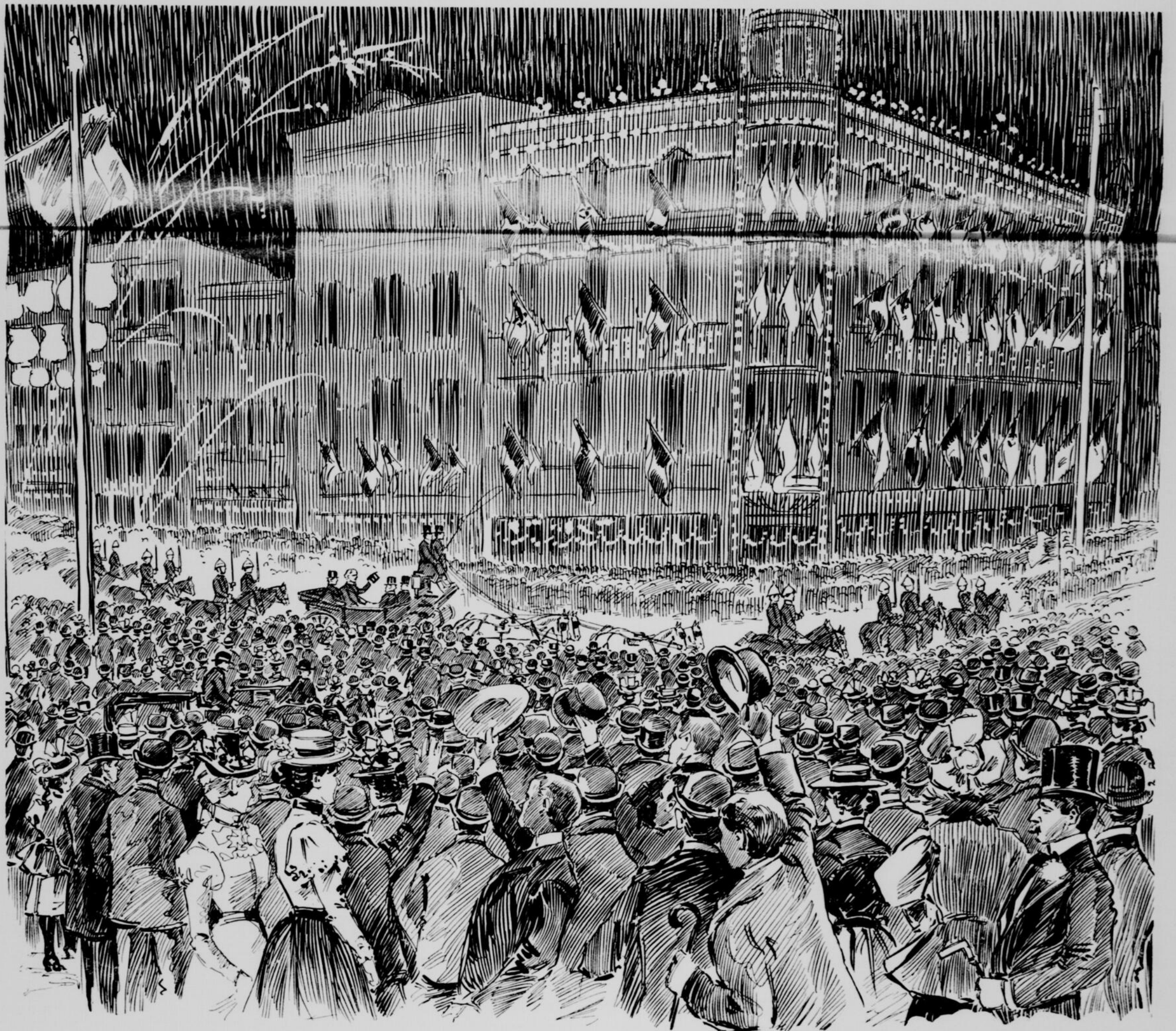
SIR WILFRID LAURIER



QUÉBEC.—Le *Druid* arrivant au quai de la Reine



QUÉBEC.—Sir Wilfrid Laurier laissant le *Druid*



La procession défilant devant la Maison Boisseau & Frères, à l'angle des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

LE RETOUR DE SIR WILFRID LAURIER : SON VOYAGE TRIOMPHAL A TRAVERS LE CANADA



SUR LE CHAMP-DE-MARS. — SIR WILFRID LAURIER ADRESSANT LA PAROLE
Dessin et composition de Edmond-J. Massicotte

ETRENNES AUX ENFANTS PAUVRES

Déjà, nous avons attiré l'attention de nos bienveillants lecteurs sur cette œuvre admirable.

Nous omettons à dessein nos aimables lectrices : enseigne-t-on la Charité aux anges d'amour que Dieu, dans son éternelle bonté, a mis dans nos demeures comme il a semé les roses sous nos pas ?

Sans nous attarder aux répétitions, nous dirons simplement, au nom des malheureux, mais surtout au nom de l'adorable enfance tant aimée du Christ durant son passage sur la terre, nous dirons à tous nos excellents confrères de *La Presse* :

Merci !... C'est notre âme que nous mettons dans ce seul mot.

Pauvres petits chéris !

Voilà donc que, comme d'autres plus favorisés... anciennement, vous allez avoir, vous aussi, vos étrennes, et cela, grâce au grand journal canadien-français de notre ville !

Vous n'éprouverez plus ces douloureux crève-cœur, à la vue des autres ayant des jouets ; vous ne verserez plus ces larmes amères, que je voudrais toutes, toutes, sécher de mes baisers... car je n'ai que cela à vous donner, petits anges chéris, et ma plume : mais comme je vous les donne de bon cœur !...

Pour aider nos grands amis de *La Presse*, tout le monde s'est dévoué ; des sociétés ont donné des représentations, vous ont procuré déjà des parties de plaisir ; les employés des tramways, quoique ayant besoin,

songent à vous ; et voyez, mes petits enfants, combien vous êtes aimés : Voici que les fameux Nationals, vous savez, ce club de crosse canadien-français si renommé, va donner une magnifique partie avec les non moins renommés Shamrocks, et le produit de cette partie sera tout entier consacré à vos étrennes.

Ils joueront pour un trophée, nous dit-on : mais à nos yeux, leur plus beau trophée, voyez-vous, c'est le bonheur qu'ils contribueront à vous procurer.

Cette partie se jouera le 11 septembre, sur le terrain de l'Exposition, à Montréal.

L'hon. sir A. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province, donnera le signal de la partie, en déposant lui-même la balle devant les joueurs. Tous vos protecteurs devraient y assister.

Vous savez aussi, mes petits chéris, que ces étrennes seront données à tous les enfants de n'importe quelle religion, de n'importe quelle race, du moment qu'ils ne pourraient pas avoir de cadeaux d'autre part : car vous êtes tous des petits anges et nous sommes obligés, devant Dieu et notre conscience, de vous aimer, quand même nous aurions souffert des souffrances inouïes de la part de vos parents !

Vos petits cœurs reconnaissants béniront nos excellents confrères de *La Presse* : et le bon Dieu exauce ces prières, je le sais ! — F. P.

La vieillesse est agréable quand elle ressemble encore un peu à la jeunesse. — THALÈS DE MILET.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Oswald M. — C'est bien ainsi qu'un beau nom "Garde une immortelle jeunesse !"

J.-M. R., Contrecoeur. — Beaucoup à corriger. Voulez-vous nous permettre d'indiquer les points, et de vous retourner la pièce ?

Antonio P., Montréal. — Cette fois, l'envoi nous est parvenu. Dès que possible, nous publierons.

Mlle M.-L. D., Jules E. R., Alphonse G. — A cause de lundi, le journal est fini. Nous répondrons donc dans le prochain numéro.

J. L., Halifax. —

Avec moi, viens chercher,
Pour faire une guirlande,
La mousse du rocher
Et les fleurs de la lande !

NOS THÉÂTRES

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Le célèbre acteur, M. Lewis Morrison, présente aux habitués de l'Académie de Musique, une pièce nouvelle, qui sera jouée deux soirs, mardi et mercredi, 7 et 8 septembre et donnée en matinée le mercredi 8 septembre.

Ce joli drame, dû à MM. Coote et Cotten, est extrait du roman : *The Master of the Ceremonies*, de G.-M. Fenn.

M. Lewis Morrison remplira le rôle de Stuart Denville, dont l'exécution lui assure un succès à ajouter à tous ses succès.

Jeudi soir, il figurera le cardinal dans *Richelieu* ; vendredi soir et samedi, en matinée et le soir, *Yorkick's Love*, dans *Faust*, le chef-d'œuvre de l'immortel Goethe.

M. Morrison sera secondé par une troupe d'artistes d'élite, entre autres par Mlle Florence Roberts, MM. Bartholomew, Gordon Foster, Chs. Willard, et son trop court passage en cette ville laissera de longs souvenirs.

THÉÂTRE FRANÇAIS

La pièce de début au Théâtre Français, qui a ouvert ses portes cette semaine, est le drame intitulé *Almost a Life*. L'attraction irrésistible des numéros du vaudeville ne sera pas moindre cette année que les saisons précédentes. M. Phillips promet même de faire mieux. Et quand M. Phillips promet... D'après l'opinion des personnes qui s'y connaissent, la direction du Théâtre Français a été heureuse dans le choix de sa principale actrice, Mlle Lucille LaVerne. On dit que c'est une actrice de grand talent ; elle a fait ses débuts sous la direction de M. Frohman et ensuite fut attachée aux troupes de Fannie Davenport, Effie Elsler, Margaret Mather et Joseph Haworth, qui tous, n'ont que des éloges à lui faire dans tous les différents rôles qu'elle a remplis. Tout est prêt pour assurer une répétition des succès bien mérités que la direction de ce théâtre a remportés les saisons dernières. Il ne faut pas oublier que la salle du Théâtre Français a subi d'importantes améliorations qui seront autant d'agréables surprises pour les habitués.

QUEEN'S THEATRE

Le "Queen's Theatre" donne, cette semaine, une toute nouvelle comédie, *The Next Congressman*. Cette comédie diffère entièrement des autres pièces de ce genre. Bien que l'intrigue n'en soit pas très compliquée, elle est bien en rapport avec la vie ordinaire. Elle nous dit, d'une manière désopilante, les difficultés d'un jour d'un homme aspirant aux honneurs politiques, honneurs par lesquels il espère fléchir l'objet de sa flamme, et en obtenir la main. Il faut rire du commencement à la fin, à la vue des moyens qu'il emploie, des projets qu'il forme pour arriver à son but !

THÉÂTRE ROYAL

The Prodigal Father, tel est le nom de la fameuse farce-comédie, due à la plume de M. Glen MacDonough's, qui est représentée cette semaine au théâtre de la rue Coté. Les habitués du Royal qui aiment à rire ne doivent pas manquer cette occasion d'aller applaudir des artistes tels que Lyon Welcher, Fanny Temple, Rose Melville, J. Alpin, Geo. Spink, Bella Gold, Bessie Challenger, Marble Davies, et autres.

PARC SOHMER

Une période de beaux jours semble s'ouvrir ; c'est le moment de profiter du bon air que nous apporte la saison. Le parc Sohmer est bien l'endroit où l'on goûte le mieux le repos, où l'on respire le mieux en cette ville. Et que de plaisirs, que d'attractions en ce lieu pour la modique somme de dix centimes !

MARIANNIC

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

—Mariannic, supplia-t-il, ne pleurez pas !... Vos larmes ajoutent un navrement de plus à mes misères... Vous qui vivez honnêtement et pieusement dans votre maison de Kerdouarnec, vous ne savez pas quelle existence de cerf traqué par les chiens je mène ici... J'ai été ébloui par mon succès, j'ai dépensé mon argent avec la même facilité que je le gagnais, puis le désastre est venu, et la gêne, et les créanciers qui vous talonnent... Le travail devient plus hasardeux et plus impossible, les jours se suivent toujours plus noirs, avec le désespoir au bout... Croyez moi, c'est un enfer plus affreux que celui dont vous parlez. A la fin, on perd patience, et on cherche une porte pour en sortir !

Mariannic hochait la tête :

—Il y a d'autres moyens d'en sortir que de se damner éternellement.

—Eh ! pensez-vous que je n'aie pas cherché ?... Les remèdes que j'ai essayés ne m'ont pas réussi et je n'en connais plus d'autres.

—J'en connais un, moi... C'est d'avoir foi en Dieu et en ses amis ; c'est de ne pas repousser leurs bons offices... Tenez, Yves, j'ai été maladroite avec vous tout à l'heure. Je n'ai pas réfléchi que que si mon cœur, depuis vingt-cinq ans, était resté le même, les préoccupations et les façons de vivre du monde de Paris avaient pu changer le vôtre. Je vous ai parlé comme j'aurais fait à Kerdouarnec, quand nos pensées, nos sentiments, tout était en commun ; quand nous nous comprenions à demi-mot, quand nous nous aimions enfin... L'amour nous préservait de ces susceptibilités, de ces malentendus qui se produisent entre étrangers, et qui arrêtent toute expansion... Mais aujourd'hui je me rends compte de ma gaucherie campagnarde... J'aurais dû simplement vous dire que je vous aime comme au premier jour. S'il est des offres de service qui deviennent humiliantes, offensantes, quand elles sont le fait d'un étranger, on peut tout accepter de la part de ceux qui vous sont passionnément attachés... Oui, passionnément !... Je conviens qu'à mon âge, cela prête à rire, mais je suis d'un pays où tout ce qui est sincère n'est jamais ridicule, et où l'amour dure jusqu'à la mort... Au temps de Kerdouarnec, vous étiez pauvre comme aujourd'hui ; cela ne vous eût pas empêché d'empêcher de m'épouser, si mon père s'était montré plus raisonnable et si son brusque refus ne vous avait pas éloigné. Eh bien ! maintenant je suis libre de disposer de ma personne, agissez comme vous auriez agi quand nous étions jeunes, et consentez à partager ce que je possède !

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix suppliante, comme un enfant qui sollicite une faveur et tremble de subir un refus. Yves, en l'écoutant, sentait à la fois son admiration croître et ses scrupules se réveiller. Il se jugeait indigne de ce dévouement. Une secrète pudeur se révoltait en lui, à l'idée de bénéficier de cet élan d'amour qui se manifestait à l'heure de sa pire détresse. S'il acceptait maintenant l'offre de Mariannic, il aurait trop l'air d'obéir à un ignoble calcul d'intérêt. Dans le plein de sa misère, il avait conservé intactes sa délicatesse et sa fierté, et il éprouvait une instinctive répugnance à passer à ses propres yeux pour un homme qui a épousé une femme riche, uniquement parce qu'il a eu peur de mourir de faim.

—Vous avez une adorable et exquise bonté, répondit-il, mais je ne suis pas digne de vous et je me sens trop misérable... Si je vous épousais, on m'accuserait de faire une basse spéculation et, en effet, toutes les apparences seraient contre moi.

—En vérité, vous êtes trop orgueilleux ! s'écria-t-elle, révoltée à son tour... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de la fierté et du respect humain ?... Pensez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté de passer par-dessus ces convenances que nous respectons si fort, nous autres provinciales, pour vous chercher à travers Paris et venir frapper à votre porte ?... Que dirait-on à Douarnenez, si on me savait seule chez vous, à pareille heure ? Quel jugement doivent même porter sur moi les gens d'ici en ne me voyant pas redescendre ? Mais que m'importe ? j'ai mis de côté mon amour-propre et mes scrupules, parce que mon affection pour vous est plus forte que tout, parce que vous êtes le seul ami qui me reste au monde... Ah ! mon cher Yves, pour vous toucher et vous entraîner, que ne puis-je

retrouver mes vingt ans ? que n'ai-je encore cet attrait de la jeunesse que vous vouliez bien m'accorder alors ?... Peut-être réussirais-je à vous convaincre que, devant mon profond amour, l'orgueil et les chétives considérations mondaines doivent disparaître. Yves, souvenez-vous des bons jours de Kerdouarnec, des heures trop vite passées où nous faisons tous deux des projets d'avenir, sous les arbres du verger ; où nous nous accoudions au mur de la terrasse, et où nous sentions si près l'un de l'autre, si fermement unis !... Le jardin est resté le même, comme mon cœur : les roses y fleurissent toujours en été, et le manoir vous attend toujours... Je voudrais posséder le charme de Viviane et les enchantements de Merlin pour vous y ramener et vous y retenir... Vous retrouveriez là cette paix de l'esprit et cette amitié chaude, hors desquelles il n'y a rien de précieux et de durable en ce monde. ...

Tandis qu'elle parlait, la nuit était tout à fait venue. Dans l'enténébrement de l'atelier on ne distinguait plus que la blancheur du visage de Mariannic et l'éclat humide de ses yeux printaniers. Sa voix d'argent montait sous le châssis vitré, aussi limpide, aussi sympathique et musicale qu'au temps où Yves l'écoutait, ravi, sous les châtaigniers de Kerdouarnec ; et de cette musique d'autrefois s'exhalait une irrésistible tendresse. Cormier ne raisonnait ni ne luttait plus. Il était entièrement ressaisi par le spectre de sa jeunesse. Le présent semblait aboli ; il avait l'illusion que vingt-cinq années s'étaient évanouies et que le passé ressuscitait. Il se revoyait auprès de Mariannic de Tromelin, si fraîche et si originale en son costume d'artisanne bretonne. Son cœur rajeunissait, un aimant l'attirait vers les beaux yeux purs de son amie. La source d'amour jaillissait de nouveau et lui rafraîchissait les lèvres.

—O Mariannic, ô ma douce ! murmura-t-il en breton.

Il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine et, en sanglotant, baisa tendrement ses cheveux et ses yeux.

—Je vous aime ! balbutiait-il ; ordonnez et je vous obéirai...

—Bien vrai ! s'écria-t-elle ravie, vous reviendrez avec moi en Bretagne ?

—J'irai où vous irez, je vous appartiens... Dites-moi le jour où vous voulez partir, et vous me trouverez à la gare.

—Oh ! reprit la vaillante fille, je ne vous quitte plus... Il y a, ce soir, à onze heures, un train pour Douarnenez. J'ai une voiture en bas ; hâtez-vous de préparer votre bagage ; nous irons chercher le mien à l'hôtel et nous partirons cette nuit même...

Mariannic ne voulait pas laisser à son ami le temps de la réflexion, et, grâce à elle, la confection de la valise fut tôt achevée. Deux heures après, ils soupaient hâtivement au buffet, en attendant le train de Bretagne...

Et aujourd'hui, Yves Cormier est devenu un bourgeois campagnard.

A son arrivée, il a occupé sa chambre d'autrefois, à Plô-mar, et y est resté jusqu'à l'expiration des délais nécessaires pour les publications de son mariage. Au bout d'un mois, il a conduit à la mairie et à l'église de Ploa-ré Mariannic, rajeunie par le bonheur de voir enfin son rêve réalisé ; puis ils sont rentrés sans bruit dans ce manoir de Kerdouarnec, que le peintre avait quitté avec tant d'amertume au cœur.

Yves y savoure maintenant en toute sécurité, comme Mariannic le lui avait promis, la paix de l'esprit et les gâteries d'une affection dévouée.

Mais, hélas ! il n'y a plus retrouvé son talent d'autrefois. Les déboires et les dégoûts des dernières années de sa vie d'artiste lui ont ôté le désir de courir de nouveau après le succès. La sève de la production s'est tarie. Dès sa profession abandonnée, l'amour seul de la nature bretonne lui est resté.

Quand il va et vient à travers le domaine, dont il surveille l'exploitation, il est toujours empoigné par les colorations du ciel et de la mer, par la fraîcheur des chemins creux et la poésie de la lande. Seulement, il se borne à admirer, il n'est pas tenté de reprendre son pinceau et de rendre son impression sur un carré de toile.

Il a l'encontre de la peinture une rancune pareille à celle qu'un buveur novice garde contre un vin capiteux qui l'a intoxiqué. Pourtant, parfois, à l'époque du Salon, quand ses yeux parcourent un journal où l'on donne des détails sur la journée du vernissage et où l'on discute les mérites des tableaux en vedette, il demeure longtemps mélancolique. Il se rappelle les bruyants succès d'autrefois ; il songe que ce même chroniqueur lui a prodigué, au temps de sa gloire, des phrases élogieuses toutes semblables, et une lueur de regret passe dans ses prunelles.

Mariannic alors lui enlève doucement le journal ; attentive et prompte à lire dans le cœur de celui qu'elle aime, elle l'entraîne avec une caresse hors du logis. Ils s'en vont lentement à travers les allées

de l'antique jardin, jusqu'à la terrasse où le vivier dort sous une couche de lentilles vertes.

Le vent du large leur apporte le bercement rythmé des vagues, le susurrement de la châtaigneraie, et Mariannic montrant à Yves, d'un geste amplifié, la lande onduleuse et bleuâtre, semble lui dire à peu près comme dans *l'Imitation* :

— Que pourrais-tu voir ailleurs que tu ne puisses voir ici ? Voici le ciel, la terre et la mer, et ce sont les éléments de la vraie et éternelle beauté.

ANDRÉ THEURIET.

FIN

LES DEUX GOSSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

II

DANS LA NUIT

Elle lui sut un gré infini du tact qu'il montra en ne lui demandant pas dans quel quartier elle se rendait.

— C'est mon plus vif espoir, mademoiselle, murmura-t-il de sa voix redevenue tremblante.

Il se dirigea vers le pont tournant de la Penfeld.

Mariana regarda sa montre, il était neuf heures.

— Il est trop tard, se dit-elle, pour me présenter chez madame Nerville ; résignons-nous à trouver un gîte pour cette nuit.

Elle prit une chambre à l'hôtel de Montfort.

Quand elle se vit dans cette modeste installation, elle eut un amer sourire, en constatant à quel point cette banale chambre d'auberge ressemblait peu à l'opulence de Kerlor.

A ce souvenir, ses sourcils se froncèrent ; désormais, elle était prête à tout ; elle se sentait trempée pour le combat sans merci de la vie.

Déshabillée, elle jeta un coup d'œil dans la glace et releva la tête avec un air de défi ; elle se trouvait admirablement armée.

Elle se coucha.

— Demain matin, réfléchit-elle, j'irai au cours d'Ajot ; Madame Nerville sera enchantée de m'avoir comme institutrice de sa fille. . . . Ce n'est pas une mauvaise femme que madame la notaire, malgré sa langue un peu trop déliée et ses préjugés provinciaux. . . . Et puis, si je m'ennuyais trop, qui sait si ce Paul Vernier ne me tirerait pas de là quand je le voudrais. . . .

Elle éteignit sa bougie et s'endormit.

Son sommeil fut très agité par la mâle physionomie de Georges de Kerlor, puis par les faces grimaçantes de La Limace et de Zéphyrine ; la douce figure de Paul Vernier y revenait aussi, rassérénante et calme. Bientôt toutes ces apparitions différentes se confondirent en un vague et incertain brouillard au milieu duquel sa pensée se perdit, et elle reposa tranquille jusqu'au matin.

III

ORPHELINE !

Il était deux heures de l'après-midi, la rue Saint-Donatien, une des plus pittoresques de Recouvrance, resplendissait gaiement sous le soleil.

La chaleur d'août eût été accablante sans la bise qui soufflait de la rade.

Une jeune fille en grand deuil, qui marchait lentement, indiffé-

rente à tout ce qui l'entourait, et abîmée dans une profonde méditation, arriva devant la maison qui portait le no 10.

Elle allait s'engager dans l'allée, quand une femme, sur le seuil d'une boutique de blanchisseuse, l'appela avec beaucoup de déférence :

— Mademoiselle Hélène !

La jeune fille releva la tête ; sous son voile de crêpe, son angélique figure apparut.

Le front était encadré de cheveux blonds d'une nuance exquise qui formaient comme une sainte auréole autour de son front pur. La pauvre enfant n'avait pas encore dix-sept ans.

En voyant cette fraîcheur, cette grâce, cette jeunesse, qui semblaient comme ensevelies sous ces lugubres vêtements noirs, une irrésistible sympathie montait au cœur.

Devant cette antithèse navrante, on se sentait ému au delà de toute expression, et l'on ne pouvait admettre sans révolte que cette admirable fleur humaine, à peine éclose, eût déjà payé un tel tribut à la souffrance.

— Vous venez de là-bas, prononça avec attendrissement madame Rozen, la blanchisseuse. . . . Nous vous avons vu passer avec des fleurs.

Deux grosses larmes montèrent aux yeux d'Hélène, ces yeux bleus, si beaux, si doux, si bons, dont la limpidité ordinaire reflétait l'azur mystérieux où s'envolaient ses chastes rêves de jeune fille.

— Pauvre Mme de Penhoët ! fit la blanchisseuse qui se sentait, elle aussi, le regard humide.

Ne voulant pas raviver la désolation de la chère mignonue, elle changea de conversation :

— Ah ! mademoiselle, quelqu'un est venu pour vous voir. . . . quelqu'un de Paris.

— Je n'y connais personne, répondit Hélène.

— C'est un monsieur très bien. . . . Il reviendra vers quatre heures.

— Je vous remercie, madame Rozen, dit la jeune fille.

Hélène s'engagea dans l'allée très propre de la vieille maison et monta au deuxième étage où était son appartement.

Elle ouvrit la porte, traversa une petite entrée et pénétra dans une pièce meublée sommairement. Anéantie, elle tomba sur un fauteuil en contemplant deux photographies placées sur la cheminée.

L'une représentait un homme dans la force de l'âge, à la figure distinguée, à l'air vaillant et bon, c'était son père.

L'autre, cette physionomie rêveuse, aux grands yeux doux et mélancoliques, était sa mère.

M. de Penhoët était mort à la Vera-Cruz l'année précédente, emporté par la fièvre jaune. On avait ramené son corps à Brest.

Il y avait quinze jours que sa veuve était allée le rejoindre au cimetière.

Hélène de Penhoët était orpheline.

Comment l'infortunée résista à cette double catastrophe ? Nous renonçons à le comprendre.

Elle adorait ses parents, dont elle était l'unique joie, la suprême consolation, à la suite de grands revers immérités.

Quand l'affreuse nouvelle arriva du Mexique, où M. de Penhoët s'était rendu pour tenter un effort désespéré qui aurait pu rétablir sa fortune, Hélène fut accablée par le plus profond désespoir.

Elle vit bientôt que sa mère était également frappée au cœur. La vaillante enfant pria Dieu de la préserver d'un dernier malheur, plus effroyable encore que le premier, s'il est des degrés dans les afflictions de ce genre.

La perte d'un père chéri est irréparable ; mais après un tel déchirement, une jeune fille a surtout besoin de sa mère.

La prière d'Hélène ne devait pas être exaucée.

Sa raison chancela quand elle ferma les yeux à madame de Penhoët ; et pourtant, cette frêle jeune fille, cette orpheline de seize ans et demi, au regard si tendre, au cœur si délicatement affectueux, eut le courage d'envelopper d'un linceul le cadavre de sa mère bien-aimée et de l'accompagner au champ de l'éternel repos.

Après une telle commotion le chagrin ne pouvait la tuer. Elle était condamnée à vivre.

— Père, mère, dit-elle en tendant les bras vers les chefs absents, vous qui êtes tant aimés, vous qui n'avez pu vivre—ni mourir—l'un sans l'autre, vous que je ne reverrai jamais ici-bas, jetez les yeux sur l'orpheline qui portera dignement votre nom, qui bénira chaque jour votre mémoire et qui priera pour le salut de vos âmes. . . . Protégez-moi ! . . . Veillez sur moi !

Hélène n'avait que des cousins éloignés sur lesquels il lui était impossible de compter.

Le transfert des cendres de son père, la maladie et les obsèques de sa mère avaient épuisé les dernières ressources de la maison.

Mademoiselle de Penhoët allait-elle manquer de pain ?

Un coup légèrement frappé à la porte lui fit lever la tête.

L'orpheline s'essuya les yeux et alla ouvrir.

Un homme de cinquante-cinq ans, au visage fraîchement rasé très soigné dans sa mise, salua la jeune fille avec un respect attendri,

Elle lui tendit la main ; il la pressa avec une sorte de vénération. Hélène le fit asseoir.

—Maitre Nerville, dit-elle, avec beaucoup de calme, je vois à votre physionomie que vous avez des choses tristes à m'annoncer. . . . Je suis habituée à la douleur.

Maitre Nerville était un notaire de Brest ; son étude, située sur le cours d'Ajot, était très fréquentée ; sa clientèle comptait les plus grands noms de la Bretagne. Il avait été chargé des intérêts de la famille de Penhoët.

La résignation d'Hélène, bien qu'elle ne le surprit guère, diminua son embarras.

—Ma chère demoiselle, répondit-il, permettez-moi d'abord de vous demander comment vous vous portez. . . . Je n'ai pas eu l'honneur de vous saluer depuis. . . .

Il hésita, très ému.

—Depuis les obsèques de ma pauvre mère, compléta l'orpheline, dont le regard se voila.

Il se hâta de continuer :

—Mme Nerville vous a rendu visite deux fois, depuis cet affreux malheur. . . . Elle m'a chargé de vous présenter l'expression de toute sa sympathie, et de vous dire qu'elle désirerait beaucoup vous voir. . . .

Hélène répliqua :



Père, mère, vous qui m'avez tant aimés, protégez-moi.—Page 316, col. 2

—J'irai très prochainement remercier Mme Nerville de sa sollicitude et embrasser votre fillette Jeanne.

Le notaire eut un geste affable ; puis il poursuivit de sa voix grave :

—Il est impossible de vous consoler, mademoiselle ; je ne suis pas de ceux qui prodiguent les paroles inutiles en présence d'un deuil comme le vôtre ; mais je fais appel à votre courage pour que vous ne vous laissiez pas accabler. . . . Votre existence va de nouveau se modifier. . . . Vous avez besoin de compter sur toutes les personnes qui s'intéressent à vous.

La jeune fille répondit simplement :

—Vous vous trompez, maître Nerville, je ne veux faire appel à aucun dévouement. . . . Je ne dois compter que sur moi-même.

—Vous aurais-je blessée ? interrogea le notaire avec la plus vive appréhension.

—Non, car vous êtes un véritable ami.

—Ah ! Mlle Hélène ! comme vous me récompensez d'avoir servi fidèlement les vôtres.

—Et maintenant, parlez ; ne craignez rien. . . . Comment voulez-vous que je redoute un nouveau déchirement ? Est-ce que je n'ai pas souffert tout ce qu'on peut souffrir ?

Ses beaux yeux regardèrent stoïquement le ciel.

Maitre Nerville avait été nommé, par le tribunal, tuteur de l'orpheline.

Le digne homme, qui était la probité même, avait tenté l'impossible pour que la succession se liquidât de la façon la moins désastreuse ; ses efforts étaient restés stériles.

Il venait prévenir la jeune fille que ses dernières ressources étaient épuisées.

Il commença :

—Vous savez, ma chère demoiselle, que quand votre regreté père, le marquis de Penhoët, s'est marié, il était encore très riche. . . . Votre mère ne lui a rien apporté.

—Elle l'a aimé, elle l'a réconforté, soutenu ; elle lui a permis de recommencer une existence nouvelle ; la pauvreté ne l'effrayait pas ; elle a montré à mon père la seule voie qui lui restait à suivre, celle du travail. . . . N'est-ce donc rien cela ?

—Votre mère, mademoiselle, était une sainte.

Hélène remercia son interlocuteur d'un regard empreint d'une gratitude si touchante qu'il se sentit remué jusqu'au plus profond de lui-même.

—Pardonnez-moi, reprit-il, c'est le notaire, c'est le tuteur qui vous parle. . . . Quand vous êtes née, le patrimoine des Penhoët était à peine entamé.

L'orpheline eut un soupir prolongé.

Elle revoyait, dans une brume lointaine, le beau castel où s'était écoulée sa prime jeunesse ; il lui semblait encore en gravir le perron monumental.

Elle se promenait sous les hautes futaies de l'immense parc, sillonné d'eaux vives ; elle se reposait sous ses grottes naturelles, après de longues courses à travers le domaine seigneurial.

Elle se rappelait le grand salon Louis XV, les tapisseries des Gobelins, d'Aubusson et de Beauvais.

De tous les tableaux qui l'ornaient et portaient la signature des plus grands maîtres, il ne restait plus à l'orpheline qu'un portrait d'aïeule qu'elle regardait en ce moment.

C'était celui d'une femme dont la beauté s'alliait à la grâce spirituelle qui caractérise cette exquise époque. Elle était adorable, cette figure d'autrefois, qui gardait, malgré son délicieux sourire, la grandeur de la race et la sérénité de l'épouse fidèle à tous ses devoirs.

Les tons harmonieux mettaient en valeur les moindres détails de la toilette ; un ruban bleu, que deux crayons avaient satiné et moiré, était une pure merveille d'exécution. Le temps n'avait pu altérer l'œuvre, malgré la fragilité vaporeuse du pastel.

C'était tout ce qui restait à Hélène, la dernière épave de sa splendeur.

Maitre Nerville continuait à exposer les faits avec sa précision professionnelle.

La jeune fille l'écoutait religieusement, car chaque détail lui remettait en mémoire l'énergie surhumaine déployée par M. de Penhoët pour conjurer l'écrasement final.

Le notaire tira des papiers de sa poche ; ils étaient couverts de chiffres ; Hélène ne voulut pas les examiner ; elle en connaissait les conclusions.

M. Nerville poursuivit :

—Vous n'aviez plus que deux mille francs. J'ai achevé de payer votre pension chez les dames de Saint-Joseph de Quimper, où vous étiez l'année dernière encore. . . . J'ai réglé les obsèques, qui ont été, selon vos instructions, dignes de la noble défunte ; enfin, je viens d'acquitter le terme de votre appartement.

—De sorte que je ne dois rien ? interrogea mademoiselle de Penhoët.

—Rien, ma chère demoiselle ; mais vous restez sans ressources. . . . Toutefois, vous savez bien que nous ne vous abandonnerons pas.

Elle répondit avec une suprême fierté :

—Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi ; je vous sais un gré infini de la bienveillance dont vous me donnez une preuve nouvelle ; mais, vous l'avez dit, je n'ai pas de dettes ; je ne veux pas en contracter ; encore une fois, l'honneur des Penhoët restera intact.

—Mais si vous ne voulez pas recourir à notre affection, il en est d'autres auxquelles vous ne ferez pas vainement appel. N'avez-vous pas eu pour compagne de couvent mademoiselle Carmen de Kerlor ? Elle ne voudra pas laisser une ancienne amie dans le besoin. . . .

—Une Penhoët n'implore personne, M. Nerville. . . . D'ailleurs, j'ai d'autres projets.

—Vraiment ?

—Oui ; je vais travailler !. . . . Je me livre déjà à une petite besogne qui me permettra d'attendre la réalisation des promesses qui m'ont été faites. . . . Je compte sur une solution très prochaine. . . . Je vais gagner ma vie.

—Je souhaite que vos épreuves soient terminées, mademoiselle. Vous me permettrez pourtant d'insister. . . . Songez que vous allez être obligée de quitter cette maison dans quelques jours. . . . Le gain

d'une jeune fille est bien mince, bien aléatoire, quand elle travaille chez elle. . . . Je serais vraiment très inquiet si vous n'obteniez pas tout de suite cette place. . . . cet emploi auquel vous semblez faire allusion.

L'orpheline reprit :

—Je vais vous mettre au courant de ma démarche. J'ai écrit à M. de Saint-Gildas, le riche manufacturier de Saint-Etienne, que vous avez vu au château de Penhoët, avec sa femme et ses filles. Maintes fois, il m'a complimentée en regardant mes dessins, qui étaient, disait-il, d'une véritable artiste. Il ajoutait qu'il serait heureux de me voir lui créer des modèles pour les nouveautés qu'il lance chaque saison. Je crois qu'il n'a pu m'oublier.

Le notaire répliqua, plus tranquille :

—J'en suis convaincu, mademoiselle. . . . Allons ! l'horizon s'éclaircit un peu.

Maître Nerville n'avait plus qu'à prendre congé de la jeune fille et à lui rappeler qu'elle pouvait compter sur lui et sur sa femme.

Il le fit en quelques mots très sincèrement affectueux, et il partit.

Mademoiselle de Penhoët ouvrit le tiroir d'une commode et en sortit un petit carton qui contenait plusieurs images de piété. Elles lui avaient été confiées par un marchand du voisinage pour qu'elle les enlumînât.

Hélène dessinait fort bien ; mais elle n'avait guère eu en cette occasion à faire appel à son talent ; on lui avait demandé de colorier avec goût des images en noir ; elle avait accepté avec empressement, car c'était son premier labeur qui serait rétribué.

M. Paterne, le marchand, lui avait promis de la payer quand elle lui rapporterait les images.

Il était temps ; Hélène avait épuisé ses dernières ressources le jour même, pour porter des fleurs sur la tombe de son père et de sa mère.

Au grand jour de la fenêtre, elle regarda son ouvrage ; il lui sembla irréprochable.

L'orpheline se sentit moins oppressée.

—Tu vois, dit-elle avec ferveur, en se tournant vers la cheminée où souriait la photographie de sa mère ; je travaille ! Je prends modèle sur toi, chère maman. . . . Toi aussi, tu travaillais avant de devenir marquise de Penhoët. . . . Je veux que tu bénisses mes premiers efforts.

Le marquis de Penhoët avait épousé une cantatrice d'une grande réputation.

Marthe Gérard, qui joignait à une beauté idéale, une voix dont la pureté et l'étendue étaient sans égales, chantait les premiers rôles.

Qu'elle jouât Marguerite, Juliette ou Mireille, c'était toujours la divine perfection.

M. de Penhoët, violemment épris, n'avait pas tardé à apprendre que l'existence de Marthe était au-dessus de tout blâme. Elle vivait honorablement avec sa mère. Il avait suivi la célèbre artiste, au cours de ses pérégrinations à travers l'Europe, pendant plus de dix-huit mois. Enfin, un soir, à Naples, au théâtre San Carlo, le gentilhomme avait avoué à la prima-donna qu'il l'aimait éperdument.

Le mariage avait eu lieu quinze jours plus tard, au consulat français.

Cette union, on le comprend, avait été accueillie de la façon la plus hostile dans la famille du marquis ; mais il était libre de ses actes ; il avait une volonté de fer ; il n'avait pas hésité à rompre toutes relations avec les siens, qui maudirent celle qu'ils appelaient injustement l'aventurière.

La prétendue aventurière se montra la meilleure des épouses, et, un an plus tard, après la naissance de la petite Hélène, elle était, de l'aveu de tous, la plus tendre et la plus dévouée des mères.

Après bien des années, une catastrophe réveilla les malveillances qui semblaient endormies ; M. de Penhoët, un jour de chasse, dans une battue au sanglier, tua raide, d'une balle dans la tête, son voisin d'affût, M. d'Espérac, un jeune gentilhomme très répandu dans le haut monde parisien, et qui avait également une propriété en Bretagne.

L'accident n'était pas douteux, il avait été causé par une fatale imprudence de la victime. M. d'Espérac, dans l'ardeur de la chasse, quittant la place qui lui était assignée, avait couru au-devant de la bête aperçue au moment où elle entra dans un layon.

M. de Penhoët, voyant un buisson remuer et entendant le souffle rauque du sanglier, avait tiré.

M. d'Espérac était mort sans prononcer un mot.

Cette catastrophe coïncida avec les très graves embarras d'argent du marquis.

Marin, il avait démissionné après avoir épousé Marthe Gérard, et il avait obtenu au Mexique une importante concession de terrains argentifères dont il avait confié l'exploitation à des individus qu'il croyait honorables, et qui, au point de vue technique, semblaient présenter les garanties les plus sérieuses, mais qui profitaient de l'éloignement du propriétaire pour se livrer à une suite d'agissements coupables destinés à faire tomber à vil prix l'affaire entre leurs mains.

Une nouvelle traversée n'était pas faite pour effrayer le marquis de Penhoët. Il s'embarqua dans le plus bref délai, malgré les larmes et les funestes pressentiments de la marquise.

Marthe n'avait pu surmonter son désespoir ; le chagrin d'avoir perdu Henri, l'opprobre dont on voulait l'accabler, furent pour elle autant de coups auxquels elle ne devait pas tarder à succomber.

L'orpheline ignorait toutes ces ignominies ; maître Nerville était renseigné, lui ; mais à aucun prix, il n'aurait voulu que la pauvre enfant les soupçonnât.

Hélène enveloppa soigneusement ses images et quitta l'appartement.

Elle se rendit en face de l'église Saint-Louis et entra dans une boutique qui portait cette enseigne :

PATERNE, papetier-libraire.

Le commerçant était à son comptoir ; il examinait une grosse de chapelets qui venaient d'arriver de Paris.

Tout petit, très souriant, très sautillant, il releva ses bésicles sur son front pour mieux accueillir la personne qui entra.

Il parut surpris en reconnaissant mademoiselle de Penhoët ; mais il la reçut pourtant avec beaucoup d'aménité.

—Je vous rapporte mon ouvrage, dit la jeune fille.

—Vous vous êtes trop pressée, dit le papetier-libraire, de son ton le plus gai.

Mademoiselle de Penhoët se méprit sur le sens de ces paroles ; elle ajouta vivement :

—Je vous assure, monsieur, que vous serez satisfait ; j'ai scrupuleusement tenu compte de vos instructions.

—Je n'en doute pas, mademoiselle ; je n'en doute pas, fit-il avec une intonation joyeuse.

M. Paterne examina les images ; il poussait de petits cris d'admiration, toujours ponctués par les plus aimables sourires.

—Parfait ! Superbe ! Magnifique ! . . . C'est incroyable. . . . je n'aurais jamais cru. . . . Est-ce possible que. . . . C'est merveilleux !

Hélène respira : le fâcheux pressentiment qui l'avait assailli tout à l'heure s'évanouit.

—Je vais vous payer, mademoiselle, reprit le commerçant avec empressement.

Il sortit de sa caisse une pièce de vingt francs ; c'était le prix convenu.

Et elle le remercia avec effusion ; il se défendit :

—Mais non, mais non, c'est moi qui suis votre obligé. . . . Plus tard, je vous confierai toutes mes commandes.

—Plus tard ! répéta l'orpheline comme un écho lugubre.

Elle devint toute blanche. M. Paterne la regarda un peu ébahi, devenant moins hilare.

Surmontant son trouble, Hélène reprit :

—En attendant, vous allez me donner l'ouvrage courant ?

—L'ouvrage courant ? . . . reprit le commerçant. . . . Mais, mademoiselle, je n'en ai pas pour le moment.

M. Paterne s'expliqua en termes qui ne laissaient subsister aucune équivoque, hélas !

Il le fit d'ailleurs avec sa jovialité ordinaire.

—Autrefois, je vendais beaucoup de ces images. . . . oui ! oui, les affaires marchaient admirablement. Hé ! hé ! . . . C'était l'âge d'or. Aujourd'hui, le siècle est aux choses plus profanes. . . . J'ai eu de la chance de gagner une petite fortune et de la placer judicieusement ; sans cela, je végétera. . . . Je ne me retire pas parce que Mme Paterne se plaît dans sa boutique où elle est depuis bientôt quarante ans. Mais la foi s'en va ! . . . Oui, même en Bretagne, mademoiselle, la foi s'en va ! Hé ! hé ! Il y a vingt ans, je vendais tous les saints et toutes les saintes du calendrier. . . . Aujourd'hui, mon meilleur article, ma pièce de résistance, une marchandise de tout repos. . . . Notre-Dame de Recouvrance, enfin ! hé ! Notre-Dame de Recouvrance est menacée à son tour. Enfin, mademoiselle, c'est le marasme général, le Krach, comme on écrit dans les journaux de Paris ! . . . Il m'est donc impossible, avec la meilleure volonté du monde, de vous gratifier d'une nouvelle commande avant que la présente livraison soit enlevée.

Hélène balbutia quelques mots et sortit chancelante de l'établissement du papetier-libraire.

Elle reprit courage assez vite pourtant, et murmura :

—Dieu ne peut m'abandonner ; en rentrant chez moi, je vais peut-être trouver une lettre de M. de Saint-Gildas.

L'orpheline reprit le chemin de la rue Saint-Donatien.

—Voilà Mlle de Penhoët qui revient, dit une jeune lavandière en la voyant passer.

—Toujours bien triste, fit une autre ouvrière qui tuyautait.

—Ah ben ! Il faut que les nobles aient leurs peines aussi. . . .

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

C'EST DU A CELA

La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est dû à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité. En vente dans toutes les pharmacies, 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—Il se publie, aux Etats-Unis, 2,200 journaux hebdomadaires représentant vingt-quatre langues différentes. Les publications françaises occupent le troisième rang.

—Au pays de Lombardie revient l'honneur d'avoir produit le plus petit cheval du monde. Il n'a que 24 pouces de hauteur aux épaules, tandis que les plus petits ponys shetlands connus ont au moins 28 pouces.

—Les fermiers des environs d'Union (Kansas) ont organisé une grande chasse aux rats, qui leur dévorent des milliers de boisseaux de maïs. Dans une seule battue, avec l'aide de leurs chiens, les fermiers ont tué 5,000 rats.

—La plus grande beurrerie du monde, au dire des journaux américains, est celle de St-Alban, Vermont. On y fabrique 22,000 livres de beurre par jour, ce qui nécessite le lait de 15,000 vaches. Avec le lait de beurre, on nourrit 3,000 porcs.

SOYEZ PERSUADÉ

Pas de souffrances inutiles, si vous prenez, au début de votre rhume, du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français.

—Certains savants français, italiens et allemands attribuent à un état particulier de l'atmosphère les nombreux crimes qui se commettent dans le monde, si nombreux parfois qu'on les qualifie d'épidémie. Suivant eux, le crime se propage sous l'influence d'un certain microbe tout comme le choléra, la variole, la diphtérie, etc.

TOUS LES JOURS

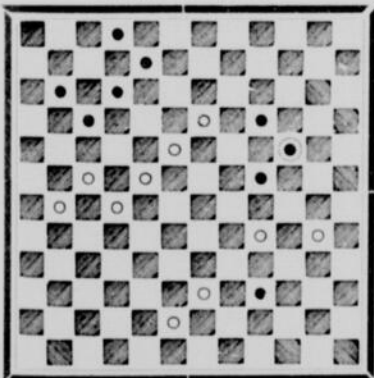
Tous les jours, les mérites du *Baume Rhumal* sont proclamés par ceux qui en font usage. Ceux qui l'emploient se guérissent promptement et radicalement. Le *Baume Rhumal* est le remède qui convient à tous ceux qui toussent.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 205

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils, Montréal

Noirs—9 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 204

Blancs		Noirs	
37	32	26	37
47	41	2	58
44	38	37	68
69	62	68	57

24	17	18	46
70	63	42	45
63	63 gagnent		

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 août 1897 : Le maître et les serviteurs d'Yeldiz (dans l'intimité d'un Cour à la fin du XIXe siècle) ; La femme polonaise, E. Orzesko ; Les chemins de fer électriques et la locomotive Heilmann (5 gravures), J. Boyer ; L'art appliqué à l'industrie (L'orfèvrerie à travers les âges), Cte L. de Norvins ; Les horreurs de l'Inde, J. Hawthorne (4 gravures) ; Le portrait, N. Gogol ; Dans le pays des suicides (3 gravures), Dr Matignon ; La prospérité américaine en images (10 gravures), sir W. Jordan ; Analyse des *Reviues* ; Caricatures politiques (14 gravures).

Bureau : 12, avenue de l'Opéra, Paris. Union postale, 18 frs par an. Numéro spécimen sur demande.

Des paroles de louanges

sont accordées journallement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette paleur, amaigrissement, accompagnés d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Medical, B. P. 2306, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 69, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

BATISSE IMPERIALE MONTREAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LAPRES & VERGNE
Photographies
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283 MONTEAL
— MARCHAND 843 P.Q.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DECARV.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle,
Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la
peau du visage claire et saine. — A l'état
pur, il enlève, on le sait, Masques et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDES-Paris Franco : 5 fr. Bt St-Denis, 19

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans ACCUSE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
par les CAPSULES
L. KIRN
"Extrait éthérise
de FOUGÈRE Mlle Para
sans Calomel."
M. Kirn ne garantit l'effi-
cacité que des Capsules qui
portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT
Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

LA NOUVELLE REVUE
18, Boulevard Montmartre, Paris
Directrice : Mme Juliette Adam
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Un an 6 mois 3 moi
ABONNE- (Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT (Départements 50f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Evangel*.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ
E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES
St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.
Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.
Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.
Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.
Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.
Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.
Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.
Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.
Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.
Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.
Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.
Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.
25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.
Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.
Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.
Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.
Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.
Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.
Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.
Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.
Fèves vertes, 10c, pour 5c.
Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.
Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.
Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.
Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.
Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.
Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.
Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.
Boiler No 9, 75c, pour 33c.
Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.
Terrines à lait, de 6c, pour 3c.
Assiettes, de 5c, pour 2c.
Porte-peignes, de 10c, pour 4c.
Lavettes, de 6c, pour 3c.
Brosses à plancher, de 10c pour 5c.
Verres à bière, de 8c, pour 4c.
Lampe complète de 35c, pour 19c.
Assiettes à beurre en cristal, 2c.
Plats à mains, de 15c, pour 7c.
Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

**LA
SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**
A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi
Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Onimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Fagny, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à
La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
J. ED. CLEMENT Secrétaire.
Boîte de Poste 1025. 104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents et tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITEE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**Vêtements
d'Écoliers**

Les nombreux milliers d'habillements d'écoliers qui se trouvent dans ce stock sont aussi parfaits qu'une main d'œuvre expérimentée peut les faire. Les draps sont spécialement choisis à cause de leurs qualités durables et les valeurs sont de 10 à 25 pour cent meilleures que celles que vous obtenez dans la plupart des magasins de vêtements. Lisez la liste des prix :

Habillements d'Écoliers

Bons habillements en tweed fort pour petits garçons, \$1.35.
Habillements en serge bleu marin bien finis pour petits garçons, \$1.50.
Habillements d'écoliers en tweed gris piqûres d'épingles pour petits garçons, \$1.84.
Habillements en tweed de fantaisie pour petits garçons, \$2.25.
Habillements en tweed Norfolk, pantalons courts, pour petits garçons \$3.20.
Habillements en tricot bleu marin, pour petits garçons, \$3.90.
Habillements en cheviotte diagonale, pour petits garçons, \$5.25.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Casquettes de Collégiens

Casquettes de Collégiens Keefe, doublées en soie, avec lanière (strap) en braid d'or et boutons, 48c.

Sacs d'Écoliers

Lignes spéciales de sacs d'écoliers, en cuir, pour petits garçons, 26c.
Suivant la grandeur, de 33c à 60c.
Sacs d'écoliers en canevas, "straps" pour le dos et bordés en cuir, 33c.
Sacs en cuir pour écolières, 14c.

Montres d'Écoliers

150 montres d'écoliers, bons mouvements forts et très bons chronomètres, pour petits garçons, \$1.39.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Habillements, 3 Morceaux, pour
Petits Garçons**

Habillements, 3 morceaux, en serge bleu marin, extra bien finis, pour petits garçons, \$2.10.
Bons habillements, 3 morceaux en tweed fort, pour écoliers, \$2.25.
Habillements, 3 morceaux, en tweed Halifax, bien finis, pour petits garçons, \$3.20.
Habillements, 3 morceaux, en tweed de fantaisie, convenables pour l'automne pour petits garçons, \$2.75.
Habillements, 3 morceaux en tricot bleu marin, pour petits garçons, \$5.70.
Habillements d'écoliers, 3 morceaux, en cheviotte de qualité extra, pour petits garçons, \$6.90.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame